

Bibliothèque numérique

medic@

**Vicq d'Azyr, Félix. Mémoire instructif
sur l'Etablissement fait par le Roi
d'une Commission ou Société et
Correspondance de Médecine**

s.l., s.d. [1776].



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?56087>



M É M O I R E

I N S T R U C T I F

*SUR l'Etablissement fait par le Roi d'une Commission
ou Société & Correspondance de Médecine.*



Pluribus demonstrare velle hujus historiæ indigenæ necessitatem,
supervacaneum fore arbitror; nam res ipsa clarè loquitur.
BAGLIVI. *Prax. Med.* Pag. 158.

TOUTES les sciences qui se perfectionnent par l'observa-
tion, ont besoin d'être cultivées en commun. Celui qui
s'isoleroit au milieu du monde sçavant, perdrait un avantage
infini, en ne comptant que sur ses propres lumieres: il s'expo-
seroit à commettre les fautes les plus graves, en ne prenant
conseil que de lui-même; il ne pourroit connoître tout au plus
que quelques anneaux de cette chaîne immense qui forme l'en-
semble des connoissances acquises; en un mot, il seroit réduit

A

à cet état de difette qu'ont éprouvé les hommes courageux , dont les premiers fondemens de la physique ont été l'ouvrage.

Entraînés par un penchant invincible , & pouffés par une espece d'attraction mutuelle , on a toujours vu ceux qui ont étudié la Nature se chercher avec empressement , & se communiquer leurs connoissances avec cet amour-propre qui est satisfait lorsqu'il enseigne , & avec cette impatience & cette avidité , plus louables encore , qui brûlent d'acquérir.

Dans les siècles les plus reculés , lorsque le flambeau de la philosophie n'avoit point encore éclairé l'Univers , on comptoit seulement un petit nombre d'Ecoles où la science , couverte du voile le plus épais & le plus mystérieux , étoit encore dans son berceau. Trop foible & trop chancelante , elle ne se monroit jamais au peuple , dont maintenant elle soutient les regards , & auquel elle ose quelquefois donner des leçons.

Les sçavants alors , fort éloignés les uns des autres , n'en monroient que plus d'ardeur pour se réunir. Les voyages les plus pénibles , qui tendoient à les rapprocher & à comparer leurs observations , loin de les décourager , ne leur offroient que l'agrément de contempler la Nature dans un tableau plus étendu , & le moyen de la considérer avec d'autres yeux & sous de nouvelles faces.

Bientôt le nombre des personnes qui sentirent naître en elles le desir d'acquérir des connoissances , augmenta. La philosophie , jusqu'alors reléguée dans les temples , sortit de son sanctuaire ; & successivement l'Egypte , la Grece & l'Italie en ressentirent les heureuses impressions.

A ces siècles brillants , en ont succédé d'autres plus obscurs & plus ténébreux. Cette communication à laquelle les sciences devoient leur accroissement & leurs progrès , a été brusquement interrompue. Les horreurs de la guerre ont replongé

l'homme dans cet état de barbarie dont il ne faisoit que de fortir. Une main tyrannique & superstitieuse a détruit par le feu des ouvrages que le temps auroit respectés, & qui méritoient les honneurs de l'immortalité. Mais heureusement le germe de la philosophie & le goût des bonnes choses n'ont point été entièrement étouffés; &, semblables à cet animal fabuleux qui renaît de ses propres cendres, les sciences ont enfin sorti du tombeau que l'ignorance & le fanatisme leur avoient creusé.

Ce commerce réciproque & nécessaire entre les sçavants, que des circonstances funestes avoient interrompu, s'est rétabli peu à peu. Après avoir parlé pendant long-temps une langue barbare & étrangère dans les Ecoles, la philosophie s'est épurée au milieu des sociétés sçavantes & dans le sein des académies; & jamais elle n'a été plus recommandable par ses succès & par ses services, que depuis qu'un commerce presque universel entre ceux qui la cultivent, en a assuré l'existence & l'utilité.

Si cette correspondance & cette communication sont nécessaires aux progrès de toutes les sciences, il n'en est aucune pour laquelle ce besoin soit plus pressant que pour la Médecine. On l'a toujours regardée comme la fille de (1) l'observation & de l'expérience; & si on la considère depuis ces temps très-reculés, dans lesquels les malades étoient exposés sur les chemins publics pour recueillir des conseils utiles, ou depuis cette époque honorable pour cette science salutaire, autant qu'elle est heureuse pour l'humanité, à laquelle Hippocrate, après avoir réuni les oracles épars & consacrés dans les

(1) *Noster in hoc opere scopus pertinet, ut dilucidè cognoscatur quantum momenti in Medicinâ afferat observatio.* BAGLIVI, *Prax. Med.* pag. 163, Lib. II.
Artem enim experientia fecit, exemplo monstrante viam. In Medicinâ, majorem vim facit experientia quam ratio, ratio contra majorem quam autoritas. BAGLIVI, pag. 189.

temples, les a publiés en un corps complet de doctrine ; on s'aperçoit aisément que toute sa richesse consiste dans les faits qu'elle a rassemblés, & que, par conséquent, elle ne peut espérer un nouveau degré de perfection, qu'en faisant une collection nouvelle de faits & d'observations.

Parmi les maladies très-nombreuses qui sont répandues sur la surface de notre globe, les unes semblent être destinées à maintenir l'harmonie qui regne entre ces deux puissances, dont une engendre, tandis que l'autre détruit. Elles sont de tous les temps & de tous les pays. Ce sont celles dont la Médecine connoît le mieux la nature & le traitement ; & c'est à leur égard qu'elle peut faire plus heureusement, & d'une manière plus certaine, l'application de ses principes.

Les autres, plus étendues & plus funestes, attaquent à-la-fois un grand nombre d'individus. Leur influence devient quelquefois universelle ; & une identité marquée dans tous les symptômes essentiels, en constitue principalement le type. C'est à leur égard que la Médecine doit redoubler ses efforts, en tâchant d'augmenter le nombre de ses observations & de ses succès.

Les ouvrages de Sydenham, ceux de Ramazzini & de plusieurs autres modernes, offrent des détails très-intéressants sur l'histoire de plusieurs Epidémies. Ce sont ces auteurs qu'il faut se proposer pour modèles, & sur les traces desquels tout bon observateur doit marcher. Sans doute il seroit bien à souhaiter que chaque royaume eût dans ses fastes une suite de recherches sur la température & sur les maladies particulières à chacune de ses provinces : cet ouvrage utile doit être celui des Médecins qui les habitent : ce sont eux aussi que l'on exhorte aujourd'hui à s'en occuper. Il ne faut point se dissimuler que nous sommes encore fort éloignés d'avoir atteint ce but si désirable.

C'est sur-tout pour remplir des vues aussi importantes, que le Roi a établi la Société & Correspondance de Médecine.

Il n'y a point de pays où il ne se soit introduit quelque usage dangereux; il n'y en a point où l'on ne trouve quelque coutume salutaire établie: d'où il suit que l'on peut profiter par-tout doublement, en distribuant d'une part, & en recueillant de l'autre des vérités utiles à la société. Baglivi, qui a développé avec la finesse & l'éloquence qui lui étoient naturelles, tous les avantages d'un projet à peu près semblable à celui-ci, mais d'une étendue beaucoup plus vaste & d'une exécution beaucoup plus difficile (1), observe très-judicieusement que l'homme, toujours hors de lui-même, se fatigue outre mesure pour apprendre & pour décrire l'histoire des climats (2) qu'il n'a jamais vus, & qui ne l'intéressent aucunement, tandis qu'il ignore ce qui est particulier au pays qui l'a vu naître, & qu'il est étranger aux détails qui concernent sa propre santé.

Il suit de ces abus un grand nombre d'inconvénients, qui sont tous très-contraires aux progrès de l'art & au bien-être des peuples. Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'un jeune Médecin, d'après la lecture d'un ouvrage dont les préceptes ne

(1) Baglivi propose aux différents membres d'une faculté de Médecine de se diviser en deux classes, dont une se livreroit sur-tout à la médecine pratique, tandis que l'autre feroit des recherches dans tous les auteurs qui en ont écrit; il ajoute de plus, que chaque membre, dans l'une comme dans l'autre classe, ne devrait s'occuper spécialement que d'une maladie, dont il paroît alors que l'histoire acquerroit en peu de tems toute la perfection possible.

(2) *Exactissimas regionum novi orbis historias, & historias naturæ universales, perficiunt; historiam verò regionis & patriæ cui vitam debent & sanguinem nec investigant nec tenent. . . . Trahimur peregrinis & exoticis; domestica verò & indigena despiciamus.* BAGLIVI. Prax. pag. 150.

doivent être rigoureusement mis en pratique que dans le pays pour lequel il est destiné, n'a pas fait difficulté de s'y conformer, au grand préjudice du malade, dans un autre climat dont il n'a pas été à portée de faire la comparaison avec (1) le premier ? Les maladies propres à chaque province demandent encore une habitude particulière. N'est-ce pas toujours après avoir commis les fautes les plus graves, que l'on parvient à en connoître la nature ? Enfin, les erreurs populaires n'enfantent-elles pas journellement des maux de toute espèce, qui ne subsisteroient point si le Gouvernement étoit informé des moyens capables d'y remédier ? Quoi de plus propre à lever tous ces obstacles, qu'une correspondance suivie entre tous les Médecins des provinces & ceux de la capitale, qui, en transmettant au public les observations relatives aux maladies de chaque canton, instruira les jeunes Médecins sur leur nature & sur leur traitement ; & qui, mettant sous les yeux des Ministres le tableau des réglemens utiles qui peuvent être faits dans les provinces, indiquera les moyens que l'Administration & la Médecine peuvent employer de concert pour faire cette espèce de bien & pour empêcher cette espèce de mal, dont les Médecins, distribués dans les campagnes, peuvent seuls appercevoir toute l'influence & toute l'étendue, & que le Gouvernement ignorera nécessairement, tant qu'il n'y aura pas entr'eux & lui une personne intermédiaire qui soit en état d'apprécier & de faire valoir leurs observations, & dans laquelle ils puissent mettre toute leur confiance ?

Ce n'est donc point sur les cas rares & extraordinaires que

(1) *Et sanè multi errores quos vel in diætetandi ratione, vel in determinandâ remedium quantitatis & usu, committimus, non aliundè interdum proveniunt, quàm ex talis historię ignorantie.* BAGLIVI. Prax. Lib. I. pag. 158, 159.

nous exhortons ceux qui voudront bien correspondre avec nous, à fixer uniquement leur attention. Il convient sur-tout d'éviter le mauvais goût de certains physiciens que le merveilleux seul intéresse, qui ne sont contents que quand ils admirent, & pour lesquels la Nature n'a rien de frappant que ce qui paroît sortir de ses bornes ordinaires. C'est principalement sur les détails de la pratique journalière, que l'on desire avoir des éclaircissements (1). Les grands fléaux ne sont pas toujours ce qui nuit le plus à la société : il est des causes plus lentes, mais plus durables ; & qui sont d'autant plus dangereuses, que l'on s'en défie moins, & que l'on y est presque accoutumé. Ce sont elles dont il est à souhaiter que l'on s'occupe spécialement, sans oublier cependant tout-à-fait ces phénomènes extraordinaires dont la rareté fait souvent tout le mérite.

Déjà, sur le simple exposé de quelques questions concernant les Epidémies, & qui ont été distribuées par ordre de M. le Contrôleur général, les Médecins des provinces se sont empressés d'envoyer des Mémoires, dans plusieurs desquels on reconnoît la touche des plus grands maîtres, & qui contiennent tous des faits intéressants & dignes de l'attention des praticiens. C'est ce zèle, c'est cette bonne volonté, c'est cette abondance de bonnes observations mises sous les yeux du Ministre, qui ont fait naître l'idée du nouvel établissement, & qui lui ont mérité le sceau de l'autorité royale. N'a-t-on pas droit d'attendre que les vues bienfaisantes de Sa Majesté seront remplies, & que chaque Médecin se fera un devoir d'être utile, par son travail, au pays qu'il habite, & de l'être, par sa correspondance, aux

(1) *Qui morborum historias non paradoxas, non raras, non admirationis movendæ causâ traditas exponunt, sed morborum frequenter occurrentium fideliter & ad vivum delineatas.* BAGLIVI, pag. 184.

autres provinces qui lui fourniront le même tribut, & qu'il est d'ailleurs de sa générosité d'obliger sans intérêt ?

Afin qu'il ne reste aucun doute sur les objets auxquels les Médecins correspondants sont priés de donner leur attention, on a cru devoir leur offrir les réflexions suivantes, qui réunissent tout ce qui tient de plus près au nouvel établissement.

I^o. Comme les Epidémies en sont l'objet principal, ce sont elles aussi dont on s'occupera avec le plus de soin. Leur étude, outre qu'elle est très-périlleuse pour le Médecin, présente d'ailleurs un grand nombre d'obstacles, qui s'opposent à ce que l'on en approfondisse la nature, à ce que l'on remonte à leurs causes, & souvent à ce que l'on puisse les traiter avec succès. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les auteurs qui en ont le mieux écrit l'histoire, & de voir ce qu'ils nous disent sur leurs différences, sur leurs dangers, & sur les moyens qu'ils ont employés pour leur guérison.

Il faut que les variétés des Epidémies soient bien nombreuses, puisque, suivant l'avis de Sydenham, celles qui se ressemblent le plus au premier coup d'œil, sont au fonds très-différentes les unes des autres (1). Il est donc bien important de fixer, autant qu'il est possible, ses idées à cet égard.

Une distinction qu'il convient sur-tout d'établir, est celle qui divise ces maladies en printanières & automnales (2), (3), (4). Les premières commencent dans le mois de Janvier. Leur état est dans l'équinoxe Vernal, & leur déclin vers le solstice d'Été. C'est ainsi que l'on voit décroître sensiblement, à cette

(1) Sydenh. *Oper.* T. I, pag. 25.

(2) Sydenh. *Oper.* T. I, pag. 23 & 24.

(3) Hoffmann, T. II, *in-4°*, pag. 424.

(4) Ramazz. *in Orationibus suis*, & Wan-Swieten, T. V, pag. 138.

époque,

époque, les petites-véroles, les rougeoles & les fièvres tierces. Les maladies automnales commencent dans le mois d'Août ; l'équinoxe d'Automne paroît leur donner de l'intensité, & le froid de l'Hiver les dissipe pour l'ordinaire. De ce nombre sont les dyffenteries, les douleurs d'entrailles, le cholera-morbus & la fièvre quarte. Sydenham (1) y range aussi les fièvres tierces irrégulières, qui se prolongent quelquefois jusqu'à l'Hiver. Il n'est pas rare de voir les petites-véroles naître avec le Printemps, prendre des forces pendant l'Automne, & continuer leurs ravages jusqu'aux premiers froids. Les maladies automnales sont les plus opiniâtres & les plus dangereuses : aussi les regarde-t-on comme celles qui doivent déterminer le caractère de la constitution. L'équinoxe paroît aggraver encore le pronostic. C'est sur-tout la maladie qui regne pendant celui d'Automne, que l'on regarde comme la prédominante, & comme méritant le plus d'attention & de soins (2). On peut dire, au contraire, que les solstices sont les deux temps de l'année dans lesquels les Européens jouissent d'une meilleure santé.

Les Epidémies ont ordinairement un type déterminé. On a même remarqué que les maladies qui paroissent pendant leur regne, offrent une partie de leurs symptômes (3), (4). C'est ainsi que Sydenham a observé des fièvres varioleuses & dyffentériques. Mais il arrive quelquefois qu'une irrégularité singulière dérange leur cours, & que l'observateur étonné ne peut pas même alors être conduit par le secours de l'analogie. Sous ce point de vue, les épidémies peuvent & doivent être divisées en régulières & anomales, que Sydenham & Ba-

(1) Sydenh. T. I, pag. 23.

(2) *Autumnus morborum nutritor*. Avicen. fen. 2.

(3) *Ceteris in ejus ditionem quasi redactis*. Sydenh. pag. 24.

(4) Ramazz. T. I, pag. 105.

glivi appellent aussi fievres de mauvais caractere, *mali moris*.

De ce qu'une maladie attaque un grand nombre de personnes à-la-fois, il n'en faut pas conclure qu'elle est contagieuse. Elle peut n'être que l'effet d'une cause générale & commune à la plus grande partie des habitants d'un canton. Ainsi l'on voit, dans un temps de disette, les personnes aisées exemptes des maladies qui affligent le peuple. Ces exceptions, dont les auteurs fournissent beaucoup d'exemples, prouvent assez que la contagion n'a pas toujours lieu dans les épidémies; mais il ne faut pas pousser ces conséquences à l'extrême, & croire avec Deidier, contre toute évidence, que la peste ne se communique point d'un individu à l'autre. Sous ces rapports, les Epidémies sont donc contagieuses ou non contagieuses. Il est cependant vrai de dire que les maladies qui ne sont pas susceptibles de communication, sont pour l'ordinaire sporadiques (1).

Par une bizarrerie singulière, les Epidémies semblent quelquefois respecter une classe de citoyens, & sévir spécialement sur une autre. Degnerus rapporte que, dans la dyssenterie de Nimegue, les François furent épargnés (2). La suette qui régna à Londres en 1551, n'attaqua point les étrangers; & on assure que les Anglois qui voyageoient pour lors en différents royaumes, n'en furent pas exempts (3). On lit, dans la collection des ouvrages publiés sur la peste de Marseille (4), que ce fléau enleva tous les boulangers de la ville, sans excep-

(1) Les maladies *sporadiques* sont celles qui attaquent diverses personnes en différents temps & lieux; les *épidémiques*, outre qu'elles sont très-répandues, sont pour l'ordinaire particulières à un certain temps ou à une certaine saison, & les *endémiques* le sont à certains lieux.

(2) Degn. *de Dyssent.*

(3) Encycl. mot *Peste*.

(4) Traité de la Peste, *in-4^o*.

tion. Cardanus (1) observe que la peste de Bâle n'attaqua que les Suisses, & ne sévit point sur les François, Espagnols & Italiens qui étoient pour lors dans cette ville. Ramazzini parle d'une Epidémie qui, dans les environs de Modene (2), n'enlevait que les payfans, & quelquefois les ouvriers. Caius Britannus (3) a remarqué que la suette attaque moins le peuple que les personnes aisées. Ces observations n'ont rien d'étonnant pour ceux qui ont lu, dans Hippocrate, qu'une Epidémie régna parmi les seuls esclaves. Souvent aussi les hôpitaux, les prisons, les camps, & l'équipage d'un ou de plusieurs vaisseaux dans une flotte, sont uniquement ravagés par ces fléaux. Enfin il arrive quelquefois que les Epidémies sont générales, & qu'aucun âge, aucune condition, ne sont épargnés (4) : on peut donc encore les diviser en universelles & en particulières.

Les Epidémies n'offrent quelquefois qu'une seule maladie bien isolée : quelquefois aussi elles résultent de l'assemblage de plusieurs lésions dont une forme la trame principale. Appuyons cette proposition par des exemples. Sydenham donne l'histoire d'une fièvre à laquelle les accidents de la pleurésie se joignirent ; il parle aussi d'une autre Epidémie qui se compliqua avec plusieurs symptômes de la petite-vérole. En 1665 Ramazzini a vu de même la dyssenterie se joindre à la fièvre principale. C'est toujours vers cette dernière qu'il convient de diriger le traitement en faisant aussi la médecine du symptôme accidentel, lorsque le cas est assez pressant pour le requérir. Il faut alors décomposer la maladie, & faire sur-tout une attention spéciale à

(1) *De Peste Basiliensi.*

(2) *Orat.*

(3) *De Ephem. Britann.*

(4) *Proinde cujusvis aetatis, sexus, & victus generis, eodem morbo laborant.*
Hipp. lib. de Nat. Hum.

la naissance plus ou moins prompte des accidents qui en font le caractère.

Il se présente ici une question très-intéressante à résoudre ; sçavoir, jusqu'à quel point les maladies qui paroissent en même temps qu'il regne une constitution épidémique, qui en diffèrent à beaucoup d'égards, & qui cependant en reçoivent toujours les influences d'une manière plus ou moins marquée, & que l'on connoît sous le nom de *maladies intercurrentes*, requierent un traitement semblable ou au moins analogue à celui de la fièvre épidémique régnante, & quels sont les rapports de leur nature, & des méthodes qu'il convient d'employer en général pour leur guérison.

La marche des Epidémies n'est pas moins variée que leurs symptômes. Quelquefois c'est une fièvre intermittente, qui se démasque après les premières attaques. Les médecins de Livourne, consultés sur la nature de la maladie qui défoloit l'équipage du vaisseau auquel on attribua la naissance de la peste de Marseille, la regarderent unanimement comme une simple fièvre maligne. On assure que la peste de Venise commença par l'angine & par la pleurésie. Une incertitude d'un autre genre a caché la nature de la peste de Moscou dans son principe. Si elles ont quelque chose de constant, c'est dans l'ordre de leur accroissement, de leur vigueur & de leur diminution : ces nuances ont été presque toujours observées, si l'on en excepte les cas dans lesquels des moyens violents ont détruit la cause & l'effet tout ensemble. C'est ainsi qu'une tempête, un incendie ou la coupe d'une montagne, ont dissipé avec promptitude & sûreté des Epidémies funestes, & qui duroient depuis long-temps.

Tout le monde sçait que les maladies populaires diffèrent encore beaucoup par leurs dangers & par leur durée : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la suette à ces pestes lentes,

on diroit presque chroniques, décrites par Chicoineau; les petites-véroles de mauvais caractère, à ces rougeoles bénignes & de peu de durée; les fièvres quartes opiniâtres, aux quotidiennes vernoales & pléthoriques; & les fluxions de poitrine malignes & putrides, à ces rhumes éphémères qu'un brouillard fait naître, & que le caprice d'une nation frivole appelle d'un nom qui devient une affaire de mode, ainsi que la maladie.

On ne sçauroit mieux finir ces réflexions sur les différences des Epidémies, qu'en rapportant une division qui se trouve dans Baillou. Cet auteur (1) considère les maladies fébriles comme ayant leur siège, les unes dans l'estomac, & les autres dans les vaisseaux. Ruker & Burchard (2) ont aussi particulièrement insisté sur les maladies des premières voies. En laissant de côté l'explication physiologique, sur laquelle on pourroit faire de longues & d'inutiles remarques, hâtons-nous d'aller aux conséquences que l'on peut tirer avec Baillou de cette division. Lorsque les fièvres offrent des symptômes de plénitude, de saburre & de putridité dans les premières voies, c'est aux émétiques, aux purgatifs, aux acides & aux antiseptiques, qu'il faut donner toute sa confiance: lorsque, au contraire, les symptômes prédominants sont ceux d'une inflammation vive, c'est aux saignées & aux délayants qu'il faut avoir recours.

On ne peut rechercher les causes des Epidémies que dans les corps qui nous environnent, ou au dedans de nous-mêmes; & ce dernier genre de cause tenant toujours au premier, il s'ensuit que c'est lui dont la recherche doit le plus occuper les médecins. Les aliments peuvent sans doute donner naissance aux ma-

(1) *Febres aliæ venosæ sunt, aliæ gastricæ.* Liv. II. Epid.

(2) *De Mesenterio multorum malorum sedè.* Ruker.

De Febribus Mesentericis acutis. Burchard.

Mesenterium vapulans. R. Coppel.

ladies populaires. Plusieurs fois les eaux corrompues, bourbeuses ou chargées d'infectes, ont occasionné des dysenteries & des squinancies opiniâtres. Les maladies causées par les aliments de mauvaise qualité dans les sieges & dans les armées, ne font-elles pas souvent plus de ravages que la guerre elle-même. On a vu le mauvais état de la moisson & des grains précéder & annoncer les Epidémies les plus funestes. Les historiens nous apprennent qu'en Grece, du temps d'Empédocles, la rouille générale des plantes en fut le présage. Fracastor (1) & Ramazzini fournissent aussi des faits qui tendent à prouver la même assertion.

L'air a toujours été regardé comme le foyer des maladies putrides & contagieuses. C'étoit l'opinion d'Hippocrate & de Galien : c'est aussi celle de la plupart des modernes ; & Van-Swieten la regarde comme universellement adoptée par les médecins. On a même été jusqu'à croire que la propre substance de ce fluide pouvoit s'altérer par une espece de putréfaction (2). Rapportons les arguments sur lesquels on s'appuie pour prouver qu'il peut être le réceptacle de molécules malfaisantes & nuisibles. Plusieurs fois des vapeurs meurtrieres se sont exhalées d'un puits ou d'un souterrain. Outre les exemples très-récents que l'on pourroit citer, Albert le Grand parle d'un puits ouvert à Padoue avec le plus grand danger pour les assistants. Georges Agricola fait mention de plusieurs mines qui laissent échapper une fumée mortelle. Le docteur Pringle a vu des fievres malignes & des dysenteries occasionnées par l'odeur de la gangrene, par la vapeur infecte des eaux d'un hydropique, & par les exhalaisons du sang humain putréfié. Chomel rapporte qu'à l'ouverture d'un caveau plusieurs per-

(1) *De Febr. lenticul.*

(2) *Valleriola. Loc. comm. pag. 266.*

sonnes ont été suffoquées. La Gazette de France (1) fait mention d'un accident terrible, arrivé à Saulieu en Bourgogne, où la mort de plusieurs personnes a été causée par l'ouverture d'une seule fosse. Caius Britannus a vu une épidémie accompagnée de nuages épais & fétides (2) : la même chose est arrivée à Venise (3). Enfin, le vent du midi est celui que l'on accuse le plus ordinairement de propager la contagion, & qui, par son souffle brûlant, est capable en effet d'en favoriser les progrès (4).

Si l'on ne donne à ces arguments que l'extension convenable, on en conclura seulement qu'une certaine partie de l'atmosphère infectée, a communiqué les maladies dont il vient d'être question. Mais les observations précédentes ne prouvent pas que l'atmosphère entière d'un pays puisse être imprégnée de vapeurs contagieuses. Inutilement d'ailleurs on s'efforceroit d'en démontrer la possibilité. La manière dont plusieurs personnes se sont préservées de la contagion dans les pestes les plus affreuses, en évitant les communications suspectes, prouve sans réplique que toute la masse de l'air n'étoit point alors infectée. La naissance & les progrès des maladies épidémiques, sous un ciel pur & serein, militent encore pour notre opinion. Enfin elle reçoit de nouvelles forces par l'aveu de Sydenham, qui, après des observations météorologiques très-multipliées & très-exactes, convient que la température de l'air, le chaud & le sec, n'ont pas autant d'influence qu'on le croit ordinairement, & qu'il n'a jamais pu en tirer aucunes lumières (5). Il est donc

(1) Lundi, Juin 1773.

(2) *De Ephem. Britann.*

(3) Sorbait, *Conc. Medic. de peste Viennense.*

(4) *Auster tanquam morborum pestilentium parens.* Ramazzini.

(5) *Me tamen nihilum quidem hæcenus promoveri sentio.* Pag. 22.

bien démontré qu'une petite quantité d'air est souvent infectée, mais que la masse totale ne l'est pas, même dans les pestes les universelles & les plus meurtrières. Peut-être les molécules vireuses n'ont pas autant de légèreté qu'on l'a cru jusqu'ici. Cependant il paroît assez démontré que les vents transportent quelquefois la contagion : toutes ces vérités sont faciles à concilier. Les différents courants d'air peuvent se charger de vapeurs mal-faisantes, qu'ils arrachent en quelque sorte aux petites atmosphères des corps infectés ; & cette espèce de migration doit être d'autant plus dangereuse, que les molécules sont concentrées sous un plus petit volume. Le vent peut donc être quelquefois le véhicule de la contagion, quoiqu'elle ne soit pas répandue dans toute la masse d'air.

Il n'est nulle part plus chargé de molécules étrangères & malfaisantes, que dans le voisinage des marais, ou des terrains bas, humides & inondés, sur-tout lorsqu'ils commencent à se dessécher. Les végétaux & les insectes qui se décomposent alors, laissent échapper des émanations putrides très-abondantes. Lancisi, qui a traité cette matière de sorte à ne rien laisser à désirer, observe que les marais qui sont situés au sud sont, de tous, les plus dangereux, sur-tout lorsque le vent du midi souffle pendant leur dessèchement. Il a plusieurs fois eu occasion d'observer que l'on contracte très-facilement des maladies, lorsque l'on passe la nuit & que l'on s'abandonne au sommeil dans des lieux semblables (1) : il cite la ville de Pise (2), qui a été délivrée de maladies funestes par le dessèchement des marais qui l'entouraient. On peut trouver dans notre France des exemples semblables. Les habitants des villes de Paris & de Bordeaux ne jouissent-ils pas d'une santé beaucoup plus constante, & ne sont-

(1) Lancisi, *de noxiis paludum effluviis*, pag. 63.

(2) Pag. 9.

ils pas exempts des maladies pestilentielles qui étoient précédemment très-fréquentes & très-meurtrieres, depuis que les terrains humides & marécageux, qui les entouroient alors, ont été desséchés & rendus habitables? Il est encore un abus qui tient de très-près à celui-ci, & qui sur-tout peut être de la plus grande conséquence dans un pays déjà mal-sain par lui-même. C'est l'usage où l'on est de laisser le lin croupir dans des eaux stagnantes, qui, en se pourrissant, exhalent une odeur très-fétide, & qui, en s'écoulant, peuvent communiquer leur mauvais caractère aux autres eaux du voisinage. Aucune de ces considérations ne doit échapper au médecin qui se propose de remonter à la source des maladies populaires.

A ces réflexions, joignons un extrait de ce que les anciens ont écrit sur les variations de l'air.

L'air étant un des éléments qui entrent dans la structure de nos organes, & servant d'ailleurs aux usages importants de la respiration (1), celui qui veut jouir d'une bonne santé doit choisir une habitation sous un ciel pur & tempéré (2); une chaleur excessive énerve & dessèche les fibres. Aristote a remarqué que la vie des Ethiopiens & des Lybiens, peuples exposés à une très-grande chaleur, étoit courte & traversée par une infinité de maladies. Hippocrate, persuadé de l'existence de l'air par ses effets, & qui le croyoit l'aliment des esprits, insistoit pour cette raison, plus que tout autre, sur la nécessité de le respirer pur & dégagé de toutes molécules étrangères (3). Les anciens sçavoient que ce fluide, lorsqu'il est mal-sain, affecte non-seulement le poumon, mais encore l'estomac & le tube in-

(1) Avicen. *Fen. Pri.* c. 2.

(2) Columel. cap. 3; & Varro, lib. *de re Rusti*, cap. 5.

(3) Hipp. lib. *de Flatibus*.

testinal (1). Hoffmann a renouvelé cette assertion; & il croit que, dans les maladies contagieuses, la salive est primitivement infectée (2).

Parmi les saisons, l'Automne, suivant Galien (3) & Avicenne (4), est principalement redoutable par l'inconstance de sa température. Avant eux, Hippocrate (5) l'avoit regardé comme très-fécond en maladies, & comme funeste aux personnes attaquées d'étié, & à celles qui sont foibles & épuisées. Galien (6) avoit remarqué que les fruits d'Automne n'ont pas autant de suc que ceux d'été, & sont plus petits. Dans cette saison, la fibre, plus souple & moins tendue que pendant l'été, soutient également l'action des purgatifs & celle des émétiques (7). Le Printemps plus riant, plus agréable, succédant d'ailleurs à une saison froide & pluvieuse, a reçu les éloges de tous les médecins : ils l'ont regardé comme un temps d'effort commun, dans lequel le sang se forme en plus grande quantité, & a plus besoin d'être évacué (8). Galien l'accuse cependant de donner naissance aux dysenteries (9). Parmi nous, c'est l'Automne qui mérite sur-tout ce reproche. Hoffmann ne fait pas autant l'éloge du Printemps, que les anciens. Il le regarde avec raison comme une saison fort incertaine, & susceptible d'un

(1) Galen, *lib. 2, Aphor. Comm. 17.*

(2) Tom. I, *in-fol. cap. 11.*

(3) *Lib. 3, Aphor. Comm. 22 & 10.*

(4) *Fen. 2, cap. 6.*

(5) *Aph. lib. 3, Aph. 10 & 22.*

(6) *Lib. 2, de Aliment.*

(7) *Autumno possunt fieri evacuationes per superiora & inferiora Hipp. Lib. 4, Aph.*

(8) *Hipp. lib. de Nat. hum. & de Salub. diata, & lib. 3, Aph. 9.*

(9) *Comm. 1, lib. de Nat. hum.*

grand nombre de variations dans les degrés de chaud & de froid (1). L'Automne & le printemps étant les deux passages de l'Hiver à l'Été, doivent partager ce caractère entr'eux. Il est hors de doute que plus ces variations sont marquées, plus aussi la santé doit souffrir. C'est sur l'insensible transpiration qu'elles agissent principalement. Tantôt elle se fait avec abondance & facilité, bientôt après elle est suspendue; & le pere de la Médecine nous apprend que, si elle n'est pas alors suppléée par les sueurs ou par les urines, elle indique une pourriture & une décomposition dans les humeurs (2). Pendant l'Été, les fluides sont plus âcres, & les fibres plus tendues (3); par conséquent les purgatifs doivent beaucoup irriter. Les vomitifs sont, suivant l'esprit des anciens, les remèdes qu'il convient d'employer alors, lorsque l'on est absolument obligé d'évacuer par un moyen quelconque (4). Galien remarque que l'Été est quelquefois troublé par des fièvres tierces, qu'une saignée vers la fin du Printemps prévient & empêche (5). L'Hiver, dont la constitution est froide & humide, donne des forces aux personnes robustes; mais il nuit aux personnes foibles & délicates. La transpiration supprimée, sur-tout dans les gens gras & en embonpoint, augmente l'abondance de la pituite & de la férocité (6). L'impression du froid sur les fibres, & le ton qu'il augmente en les resserrant, leur donnent quelquefois le degré de tension & de mobilité qui leur manquoit pour opérer la crise de

(1) Hoff. *de Epid. orig.* Tom II, in-4^o.

(2) Hipp. *Aph.* 3.

(3) Hipp. *de rat. viç. in acutis.*

(4) Gal. lib. 4, *Aph. Comm.* 4 & 7.

(5) Gal. lib. 6, *Aph. Comm.* 4.

(6) Hipp. lib. *de Nat. hum.* & Gal. *ad Comm.*

certaines maladies d'Été (1). Cette action du froid est quelquefois assez vive pour porter le trouble dans la machine. Hoffmann, a vu dans un Hiver tous ses malades ne pouvoir dormir lorsque le thermometre étoit très-bas (2). Ailleurs il dit qu'après les passions qui troublent l'ame, & les poisons qui détruisent le corps, rien n'est si dangereux que les changements subits de l'air. Sydenham craint plutôt une secrète altération & un changement intime qu'il soupçonne, mais qu'il n'entreprend pas de définir, dans la constitution de ce fluide (3).

Non-contents d'exposer d'une manière générale ce que l'on doit espérer ou craindre des saisons, les anciens ont encore donné les détails les plus circonstanciés sur leur combinaison avec le froid & le chaud, le sec & l'humide (4). Ils ont toujours observé les fièvres dans leurs rapports avec les quatre constitutions de l'année, dont elles reçoivent les influences. Apperçues de cette manière, elles fournissent une foule de considérations utiles, sur lesquelles nous exhortons les médecins des provinces à insister spécialement; bien persuadés qu'il est de la plus grande importance que l'on fixe enfin ses idées sur l'influence des variations, & sur celle de la constitution générale de l'atmosphère, soit qu'on la regarde comme la cause première des Epidémies, soit qu'on la croie seulement capable d'en accélérer & d'en favoriser le développement, soit enfin qu'elle puisse en changer les symptômes & en aggraver le pronostic, ou par une disposition plus heureuse en diminuer les ravages, en ramenant la salubrité.

Suivant les anciens, un Printems pluvieux, & pendant le-

(1) *Hiems aſtivos morbos ſolvit.* Hipp.

(2) Tom. II, in-4^o, pag. 415.

(3) Sydenh. Tom. I, ſect. 1.

(4) Hipp. *de Aëre, aquis & locis.*

quel souffle le vent du midi, après un Hiver sec & froid, annonce un Eté fiévreux. Un Printemps sec & orageux, après un Hiver pluvieux & très-doux, leur a toujours paru menacer la poitrine de fluxions, & le ventre de dyssenteries (1). Les chaleurs excessives de l'Eté, suivies par un Automne pluvieux & froid, ont presque toujours été des présages certains d'Epidémies. Parmi les modernes, Diemerbroeck observe qu'un Printemps chaud & humide, suivi d'un Eté chaud & sec, & d'un Automne à peu près semblable, disposa de son temps les humeurs à la putridité, & à la peste qui en fut la suite (2). Ramazzini fait l'histoire d'une Epidémie survenue après un Hiver sec, froid & sans nuages, dans une saison tellement mal-saine, que les vers à soie refuserent de prendre leur nourriture, & qu'aucun fruit ne mûrit convenablement (3). Sydenham se plaint beaucoup de la chaleur jointe à l'humidité. Mais cette constitution n'est pas la seule à craindre; car il décrit une peste précédée par un Hiver dont le froid & la gelée se prolongerent jusqu'au Printemps (4). Le même auteur s'est convaincu, par son expérience, que la saison qui tient le milieu entre le Printemps & l'Hiver, est très-propre à produire des Epidémies (5). Mais on doit regarder celles qui commencent pendant l'Automne, comme devant être plus opiniâtres & de plus longue durée (6). Hoffmann remarque, d'après Primerose (7), qu'un Eté modérément chaud après un Hiver humide, est bon aux vieillards

(1) Hipp. *ibid.*(2) *De Pest.* pag. 8.(3) *Orat.* 15, & *Constit. urban.*

(4) Pag. 64.

(5) Pag. 66. *Constit. an. 1665.*(6) Pet. Pascal. *de Feb. pest.*(7) *De Errat. Vulg. Epid.*

& aux hypocondriaques. Il attend, en général, beaucoup de bien d'une saison sèche & froide; & il craint tout d'un Hiver tiède & pluvieux, suivi par un Printemps froid, ou d'un Printemps pluvieux, auquel succède un Été très-chaud (1). Enfin Th. Short, dans ses nécrologes, prouve que dans les pays froids il meurt plus de personnes pendant les mois d'Hiver, qui précèdent l'équinoxe du Printemps, que pendant ceux d'Été qui précèdent l'équinoxe d'Automne, & que les morts suivent une proportion contraire dans les pays chauds; différence qu'il est bon de sçavoir, & sur laquelle il est à souhaiter que l'on fasse de nouvelles observations.

Il résulte de ces principes, que l'on doit craindre sur-tout 1^o les excès du froid & du chaud continués trop long-temps; 2^o les changements précipités & les passages qui se font subitement de l'un à l'autre; 3^o la continuation du chaud & de l'humidité, que les auteurs appellent souvent du nom de *saison tiède* (2), & l'humidité suivie d'une chaleur excessive. Finissons ces remarques, & observons avec Bacon, que le Médecin qui se propose de remonter jusqu'à la cause d'une Epidémie, doit plutôt faire attention à la saison qui a précédé, qu'à celle qui est présente, parce que la cause disposante a nécessairement agi avant que son effet ait pu se faire appercevoir.

La connoissance des vents n'a pas paru moins importante aux anciens, que celle des saisons (3). Suivant eux, les vents les plus froids sont les plus sains. Les climats glacés où ils prennent leur caractère, resserrés par le froid, ne laissent échapper au-

[1] *De Epid. orig.* Tom. II, in-4^o.

[2] *Tepidas tempestates vel Constitutiones*, ainsi appellées dans plusieurs endroits des ouvrages d'Hoffmann, de Sydenham & de Ramazzini.

[3] Hipp. lib. de *Aëre, Aq. & Loc.*

cunes molécules malfaisantes dont ils puissent se charger (1). La santé ferme & robuste des peuples septentrionaux en est une preuve. Les Germains, les Scythes & les Getes, sont cités en exemple par les anciens (2). Les seuls défauts qu'Hippocrate reproche aux vents du Nord, c'est d'attaquer un peu les poitrines délicates, d'affecter les yeux, & de donner naissance à plusieurs especes de fluxions (3). Il les regarde d'ailleurs comme propres à donner aux sens une nouvelle activité (4). Les vents du Midi, suivant le même auteur, ont un effet contraire à celui des vents du Nord, & sont capables de détruire toutes les bonnes impressions de ces derniers (5). Chargés le plus souvent de molécules malfaisantes, qui se rassemblent en masse pour mieux suivre le torrent de leurs courants, ils portent par-tout de mauvaises dispositions; ils affoiblissent les fonctions animales, & sur-tout les organes des sens; ils chargent la tête, & favorisent la putréfaction. Le vent d'Ouest n'est pas à beaucoup près aussi mal-sain; il faut cependant convenir, avec Celse, que le mieux est de l'éviter. Celui d'Est est bien plus doux & plus ami de notre constitution. Déjà échauffé par les rayons du soleil naissant, il porte avec lui assez de chaleur pour ranimer le système irritable & sensible; & il n'en porte pas assez pour en dessécher les fibres. Il est rare, en effet, que l'on ait à s'en plaindre. Les vents de la Méditerranée sont vifs & froids. Les vents de Mer sont en général humides & pesants. L'agitation du mercure dans le tube du barometre, sans cause manifeste, doit faire soupçonner une tempête; & celle-ci apportera probable-

[1] Aristot. lib. 2, *Meteor.* cap. 4.

[2] Consultez Valleriola, pag. 298.

[3] Lib. 3, *Aph.*

[4] *Ibid. eod. loc.*

[5] Hipp. lib. *de Morb. fac.*

ment un changement dans la constitution aétuelle des habitants. On peut ajouter que l'insensible transpiration de toute la surface du corps, & celle du poumon, sont celles de toutes les fonctions qui souffrent le plus de l'inconstance des vents.

Telles sont les principes exposés par les auteurs les plus anciens. Je n'ai fait, en quelque sorte, que les traduire & les rapprocher les uns des autres; c'est encore sur eux que s'appuie la médecine moderne. Plus livrés que nous aux détails de l'agriculture, plus amis de la vie simple & rurale, les Médecins de l'antiquité ont dû mieux observer les variations de l'athmosphère. L'étude de l'astrologie les rapprochoit encore de ce genre de connoissances. Les Médecins qui parmi nous peuvent s'occuper le plus utilement des observations météorologiques sont, sans contredit, ceux qui, loin du tumulte des villes, sont sans cesse ramenés à ce travail par leur position, & par l'exemple des laboureurs avec lesquels ils partagent les plaisirs de la vie champêtre.

Il suit des observations précédentes, que l'on ne peut rien dire de positif sur les symptômes des Epidémies en général : il faudroit rassembler ceux de toutes les maladies, avec lesquelles elles participent. C'est dans les Observateurs de chaque siècle, que l'on doit en chercher le tableau. Un principe essentiel, est de faire l'attention la plus exacte au fond de la maladie régnante, & aux symptômes les plus pressants. C'est ainsi que Camérarius a fait tous ses efforts pour calmer une dyssenterie qui s'étoit jointe à une maladie régnante. On lit aussi dans Sydenham, que ce médecin a eu, dans une fièvre épidémique, un coma très-rebelle à combattre. Ces especes de complications aggravent beaucoup le mal, & rendent souvent la cure très-difficile & très-douteuse.

Les redoublements méritent encore toute l'attention du praticien. Il doit en observer soigneusement le type; & lorsque
l'on

l'on y remarque des périodes bien décidés, l'usage du quinquina, après l'emploi des premiers secours nécessaires en pareils cas, fait souvent disparaître l'accès, & la fièvre reste sans masque & sans déguisement. Réduite à ce degré de simplicité, son traitement devient beaucoup plus facile qu'il n'étoit auparavant. On peut appuyer cette assertion de l'autorité de Ramazzini, qui regarde ce remède comme très-salutaire dans les malignes intermittentes (1). Le docteur de Haen est du même avis : parmi les modernes, plusieurs n'attendent, pour le faire prendre aux malades, ni les intermissions, ni les rémissions de la fièvre, & ils le donnent avec le vin ou avec les acides. Il est bien à souhaiter que l'expérience fixe nos idées à ce sujet. On le regarde sur-tout comme très-propre à prévenir les rechutes, qui sont fort à craindre dans les sujets foibles & épuisés.

La consistance des forces musculaires, l'état du pouls, celui du bas-ventre, de la poitrine & de la tête ; la nature de la crise, & l'effet des remèdes administrés aux sujets déjà atteints de l'Épidémie, doivent encore fournir des indications très-utiles. Sydenham a employé, dans la fièvre comateuse dont il a déjà été question, les vésicatoires avec succès. Huxham, Pringle, & tous les bons médecins, recommandent les acides dans les fièvres putrides, & proscrivent l'usage du bouillon, ainsi que de tout ce qui peut avoir rapport au régime animal. Hoffmann loue beaucoup les remèdes légèrement toniques & les anodins. Le vin étendu dans une certaine quantité d'eau, le cidre & la petite bière, ont été souvent donnés avec avantage. On s'est convaincu par expérience, que les évacuans conviennent mieux que la saignée, dans les inflammations con-

(1) *De Abusu Kina Kina.*

tractées sous un ciel humide & pluvieux. C'est alors qu'un émétique donné à propos, dans certaines fluxions catarrhales, fait disparoître un point de côté, ou quelque autre douleur aiguë, pour laquelle un Médecin peu instruit auroit fait plusieurs fois ouvrir la veine, au grand préjudice du malade, qu'il auroit affoibli au lieu de le soulager. Lorsqu'au contraire le ciel est sec, & que le barometre est très-haut, la saignée devient plus utile & souvent même nécessaire. Les Anglois ont vu les vésicatoires irriter & fatiguer en pure perte des malades attaqués de fievres nerveuses, survenues après des froids très-secs & très-opiniâtres (1). Les Médecins sont encore invités à constater jusqu'à quel point on peut compter sur les avantages de la méthode rafraîchissante, adoptée par plusieurs modernes, qui, non-seulement dans les petites-vérolles, mais encore dans les fievres putrides, miliaires, exanthématiques & malignes, ne font aucune difficulté d'exposer le malade à l'air froid, de le tenir levé, de lui donner des boissons froides, & de lui conseiller un régime analogue à cette conduite.

En un mot (2), comme les Epidemies offrent le funeste assemblage des symptômes observés dans presque toutes les autres fievres, il convient sans doute de leur opposer, avec prudence, tous les secours que la médecine est en état de fournir. Ce qui apporte le plus d'embarras & d'obscurité dans ces sortes de traitements, c'est que des maladies épidémiques, qui offroient absolument les mêmes symptômes & le même type, ont cependant demandé des méthodes curatives tout-à-fait différentes. Il est donc essentiel que l'expérience prononce sur cer-

(1) Short in *dissertat. de Aëris Nat. præsid.* J. Barthes, 1767.

(2) *Talis est enim virulentia indolis, ut venenorum omnium sit Compendium.* Ramazz. T. I. pag. 106.

taines questions encore douteuses, & dont la solution est très-importante à la santé des hommes.

On peut demander, par exemple, si les maladies épidémiques ont entr'elles des rapports tellement constants, qu'après un certain nombre d'années, elles reparoissent dans le même ordre, & à peu près dans les mêmes pays & dans les mêmes circonstances : si les exanthèmes fébriles & les éruptions miliaires doivent être regardés comme critiques, ou si elles sont toujours l'effet du régime échauffant, comme le pense le docteur de Haen; & enfin si elles doivent influencer sur le traitement : s'il n'y a pas quelques occasions, dans lesquelles les parotides, n'étant qu'un symptôme de plus, ne jugent point absolument la maladie : si, dans les différentes Epidémies, la nature du sang est constamment altérée; dans quels périodes de la maladie cette altération est plus considérable : enfin, si elle a quelque chose de constant, à cet égard, dans les différents individus attaqués de la même Epidémie; & si dans quelques uns, comme plusieurs auteurs l'ont observé, le sang n'est pas dissous, tandis que dans les autres il conserve toute sa consistance : enfin, s'il n'y a pas quelque moyen, simple & facile, d'indiquer le genre de maladies populaires dans lesquelles la saignée peut convenir; & s'il n'est pas possible de déterminer les cas dans lesquels le régime anti-phlogistique & le régime tonique ou anti-septique, doivent être administrés seuls, ou dans quel ordre ils doivent se succéder.

On ne perdra point de vue le précepte d'Hippocrate, qui nous apprend que dans les maladies dont on ne connoît point le caractère, il faut s'abstenir des remèdes violents; &, pour nous inspirer une crainte salutaire, souvenons-nous que Sydenham lui-même a commis plusieurs fautes dans le traitement des Epidémies, dont il a eu la générosité de donner

les détails, & qu'il a eu soin de faire connoître comme autant d'écueils qu'il faut que tout praticien évite.

Sur-tout que les détails concernant la maladie que l'on décrira, ou sur laquelle on demandera des avis, soient clairs, méthodiques, & dégagés de toute circonstance étrangère; que l'on expose avec précision les symptômes du premier, second, troisième jour, &c. jusqu'à la convalescence ou jusqu'à la mort; & que l'on n'oublie pas qu'Hippocrate, en écrivant les histoires que renferment ses Epidémiques, s'est rendu digne d'une gloire immortelle, non en dissertant longuement sur les phénomènes & sur les causes, mais en les présentant avec cette simplicité noble & frappante qui, en annonçant la vérité de ses observations, leur méritera à jamais la confiance & les hommages de la postérité la plus reculée.

Les questions suivantes sont celles qu'il est le plus important d'établir, & auxquelles on prie les Médecins de vouloir bien répondre. 1^o Quelle a été la température & le passage réciproque des saisons? 2^o Quel a été le caractère des rougeoles, des petites-véroles & des fièvres intermittentes? ces maladies ont-elles eu lieu? 3^o A-t-il régné quelques fièvres aiguës épidémiques? quelles causes leur assigne-t-on? quels ont été leurs symptômes précurseurs? La fièvre a-t-elle été précédée par un froid subit & considérable? quelle a été la marche des symptômes dans l'accroissement? le malade a-t-il vomi? quel a été l'état de la poitrine & de la tête? quel a été celui du ventre? La chaleur & la foiblesse étoient-elles grandes? le visage étoit-il allumé? la fièvre a-t-elle été considérable? a-t-on observé que la peau fût sèche & brûlante? La tenue de la maladie a-t-elle été longue? la langue s'est-elle chargée de bonne heure? qu'a-t-on remarqué à cet égard? La tête s'est-elle appesantie? le délire a-t-il été sourd ou violent? Le malade avaloit-il aisément?

Quelles sont celles des fonctions qui ont le plus souffert ? quelles sont celles qui ont été suspendues les premières ? quelles sont celles qui se sont rétablies le plutôt ? Les tendons ont-ils été agités par des convulsions ? A-t-on remarqué que, dans le cours de l'épidémie, il y ait eu un ou plusieurs jours plus heureux ou plus funestes pour les malades ? La fièvre étoit-elle compliquée de redoublements ? Quelle a été la crise affectée & choisie par la nature ? quelles en ont été les annonces & les suites ? Quelle a été la consistance des humeurs fournies par les différents organes sécrétoires ? y a-t-il eu quelque dépôt ou quelque éruption, & le malade en a-t-il été soulagé ? Le sang étoit-il dissous ? a-t-il forti par quelques émonctoires ? La fièvre régnante étoit-elle de la nature des pétéchiales, ou de celle des fièvres catarrhales & inflammatoires ? La mort a-t-elle été prompte ou tardive, & ses approches n'ont-elles eu rien de particulier ? Quel a été le pronostic de la surdité survenue au malade, & à quelle époque est-elle arrivée ? Quelles ont été les variations des douleurs aiguës éprouvées par les malades à la suite d'une fluxion sur quelque viscère ? La convalescence a-t-elle été longue ? les rechûtes ont-elles été fréquentes ? Quel a été l'effet des remèdes employés ? qu'est-il arrivé au malade abandonné aux soins de la nature ? enfin quel mal a été la suite des fautes & des erreurs commises ? Des réponses faites à ces questions (1), & à d'autres que des Médecins habiles pourront se proposer eux-mêmes, jetteront le plus grand jour sur l'histoire des maladies, que l'on peut regarder comme n'étant encore qu'ébauchée.

Si les Médecins des provinces se rappellent quelques observations importantes, faites même depuis long-temps sur les Epi-

(1) On pourroit, pour plus de précision, écrire celles de ces questions qui sont les plus essentielles, en tête de différentes colonnes, & en plaçant les jours à côté, faire des réponses courtes, exactes, & faciles à saisir.

démies, ou sur quelqu'autre objet de Médecine pratique, & que leurs occupations ne leur aient pas permis de rédiger, ils sont priés de nous en envoyer le seul énoncé; il trouvera place dans notre collection.

Les considérations précédentes sur les maladies qui attaquent les hommes, conviennent sans aucune exception à celles qui attaquent les animaux. La médecine est une; & ses principes généraux, une fois posés, sont très-faciles à appliquer aux circonstances & aux espèces différentes. Vue de cette façon, cette science est plus grande & plus belle; les vérités qu'elle annonce sont mieux senties & plus développées. On en connoît les véritables sources, & l'on est toujours en état d'y puiser.

L'influence des saisons & des substances alimentaires, est la même pour l'homme que pour les bestiaux: ces derniers doivent même en être plus susceptibles. Ayant toujours l'ouverture des nazeaux & celle de la bouche appliquées contre terre, & cachées parmi les végétaux dont elle est couverte, se nourrissant d'ailleurs de substances que la fermentation n'a point élaborées, les vapeurs que la terre exhale, & les vices des plantes doivent les affecter de la manière la plus vive & la plus immédiate. C'est aussi ce qui n'arrive que trop souvent. Quelquefois c'est la gorge qui s'enflamme & qui se gangrene avec rapidité: quelquefois la fluxion catarrhale & maligne se porte vers les viscères que la poitrine renferme. On a vu souvent leur tête frappée comme d'une espèce de vertige; quelquefois le ventre s'enflamme, se tend, devient douloureux, & se resserre fortement, ou bien enfin il se relâche & s'ouvre outre mesure.

Mais ces maladies ne sont pas les plus dangereuses qui puissent attaquer le bétail. Lorsqu'il survient quelque tumeur charbonneuse au poitrail ou dans quelqu'autre partie du corps, ou bien lorsqu'il se forme une vessie ou un ulcère gangreneux

dans l'intérieur de la bouche, la maladie est alors très-grave & très-communicative. Le pronostic est encore plus fâcheux, & le pays est menacé d'un fléau encore plus funeste, lorsque l'on est forcé de combattre cette cruelle Epizootie qui porte presque toute son action vers les estomacs, dont elle engorge les cavités, dont elle corrompt les fucs, dont elle altere les membranes, & qui, étant accompagnée de presque tous les symptômes & de tous les dangers qu'entraînent avec elles les fièvres les plus malignes, se termine quelquefois par une dépilation totale, assez souvent par une éruption galeuse très-abondante, & rarement par des dépôts. Ce sont les ravages de cette affreuse maladie qui ont fixé l'attention du Gouvernement, & qui lui ont fait désirer que tous les Médecins veillent bien s'occuper de l'art vétérinaire, & ne point regarder comme au dessous d'eux, une science qui peut les mettre à portée de rendre à l'Etat les services les plus importants. Il est d'ailleurs un second motif, aussi pressant que le premier, pour les y déterminer; c'est que cette médecine permet des expériences utiles & hardies, qui seroient autant de crimes dans le traitement des maladies humaines.

Afin que ceux qui observeront des Epizooties soient plus à portée de remplir les vues du Gouvernement, nous leur mettrons sous les yeux une suite de questions auxquelles ils sont priés de vouloir bien répondre. Ce tableau, qui a été distribué aux Médecins de la Bourgogne, au sujet d'une Epizootie qui a régné à Montagni, a été fait par MM. du Comité de Médecine de l'Académie royale de Dijon, & nous a été envoyé par M. Maret, secrétaire perpétuel de cette sçavante Compagnie. Nous le publions ici d'autant plus volontiers, que, l'ayant reçu long-temps avant la rédaction de ce Mémoire, inutilement nous nous efforcerions d'en faire un plus exact; & que d'ailleurs le but de la Correspondance établie par le

Roi, est de publier les bons ouvrages qui lui parviennent.

On demande 1° Quelle est la situation du village où regne l'épizootie, & quelle est la nature du sol? 2° Quelles sont les eaux dont on abreuve le bétail, & quelles sont les dimensions des réservoirs qui les contiennent? 3° De quelle qualité sont les pâturages, & quelles herbages y croissent le plus communément? 4° Quels sont les fourrages & les grains qu'on leur donne dans les étables? 5° Y a-t-il eu des pluies abondantes & des inondations, & ces inondations ont-elles duré long-temps? quels effets ont-elles produits sur les fourrages? 6° Y a-t-il eu de la sécheresse, a-t-elle duré long-temps? 7° Quelle a été la constitution des temps pendant la fauchaison & pendant la moisson, & qu'en est-il résulté pour la qualité des fourrages & des pailles? 8° Les circonstances ont-elles obligé à forcer le travail du bétail? 9° La maladie s'annonce-t-elle par des signes avant-coureurs, & quels sont ces signes? 10° La maladie débute-t-elle par des frissons, par le froid des cornes & des oreilles, & par la perte de l'appétit? 11° La chaleur succède-t-elle bientôt au froid, ou n'a-t-elle pas elle-même précédé le frisson? 12° Les animaux restent-ils couchés sans pouvoir se tenir sur leurs jambes? 13° Ont-ils la tête basse, & comment la tiennent-ils, lorsqu'ils sont couchés? 14° Leurs yeux sont-ils rouges, larmoyants ou chassieux? 15° Leurs naseaux sont-ils secs? ne se fait-il pas, par ces ouvertures, un écoulement d'une humeur muqueuse ou sanieuse? 16° Leur langue est-elle dans l'état naturel, ou très-rouge, ou couverte d'un enduit jaunâtre ou brun, ou humide, ou sèche, ou chargée de quelques tubercules, de quelques vessies? 17° Leur gorge est-elle enflammée, ou chargée d'aphthes? 18° Y a-t-il des enchifrenements & des espèces d'éternuements? 19° La toux fatigue-t-elle l'animal, & cette toux est-elle fréquente? 20° Les flancs battent-ils? 21° L'animal est-il sensible quand
on

on lui touche cette région, l'épine, le ventre ou la croupe? 22° Y a-t-il sur la surface du corps quelques pustules ou quelques tumeurs en différentes parties? 23° Le poil est-il terne ou hérissé, ou se détache-t-il aisément sous l'étrille, ou même sous le bouchon de paille dont on frotte le corps? 24° L'animal est-il beaucoup altéré, ou refuse-t-il toute sorte de boisson? 25° Rumine-t-il? 26° Rend-il fréquemment des urines, & quelle est leur consistance & leur couleur? 27° Ses déjections sont-elles fréquentes ou rares? sont-elles naturelles, ou très-sèches, ou très-liquides? quelle en est la couleur & l'odeur? la sortie de ses excréments est-elle précédée ou accompagnée d'une fréquente explosion de vents? 28° Observe-t-on de petites convulsions au dessous de la peau, & sur-tout au cou? 29° Le ventre est-il dans son état naturel, ou boursoufflé, ou mou, ou tendu? 30° A quelle époque se manifestent les différents accidents & quels sont ceux des différentes périodes? 31° Comment se termine la maladie? quels sont les symptômes qui annoncent une terminaison heureuse? quels sont ceux qui précèdent la mort? 32° En quel état trouve-t-on les quatre estomacs, les intestins, l'épiploon, le foie, la rate, les poumons, le cœur & le cerveau? 33° Quels remèdes a-t-on faits aux malades? 34° Quels effets sensibles ont produits ces remèdes? 35° Enfin, à quel régime a-t-on mis les convalescents?

Il est de plus nécessaire de suivre les progrès de la communication, & d'en observer également les phénomènes dans les maladies contagieuses qui attaquent les hommes.

II°. Outre les observations que fournissent les maladies elles-mêmes, il en est de très-importantes, & qui peuvent jeter le plus grand jour sur les premières; ce sont celles que l'on peut faire sur la température de l'air, sur l'état du ciel & sur celui des saisons, & que l'on a coutume d'appeller du nom de *Météorologiques*.

E

Si l'on en croit les meilleurs physiciens de nos jours, leur utilité ne fera bien sensible que quand les observateurs se feront multipliés, & lorsqu'ils auront l'attention de diriger leurs vues vers la médecine & l'agriculture, pour connoître, s'il est possible, le degré d'influence que les météores ont sur les animaux & sur les plantes. La comparaison des observations faites dans des pays très-éloignés, pourroit encore beaucoup contribuer aux progrès de l'histoire naturelle de l'air, & des grands phénomènes dont il est le moteur & qui se passent dans son sein (1).

C'est pour satisfaire à ces indications utiles, que le Gouvernement attend du zèle des Médecins établis dans les différentes villes du royaume, qu'ils se prêteront volontiers à un travail aussi intéressant, dont nous allons développer en peu de mots les détails.

1° Il est nécessaire d'avoir de bons instruments, afin que l'on puisse compter sur les observations. Ces instruments sont le *Thermometre* & le *Barometre*. On tâchera de les tirer immédiatement de Paris ou de Londres. On se gardera bien de s'en rapporter à ceux que vendent les coureurs. Le peu de soin avec lequel ils sont ordinairement construits, les rend non-seulement inutiles, mais même dangereux pour l'observation.

2° Les thermometres dont on se sert communément en France, sont ceux qui sont réglés sur le principe de M. de Reaumur. On les remplit, ou de mercure, ou d'esprit-de-vin. Les thermometres à mercure doivent être préférés, pour plusieurs raisons qu'il seroit trop long de détailler ici. On tâchera donc de se procurer deux de ces instruments, réglés sur l'étalon que l'Académie

(1) *Aeris verò, cujus in hæc sublunaria tantus est usus, quàm facile & quàm feliciter, tum pondus barometri ope libramus, tum æstus algorisque momenta per thermometra pensamus ac describimus.* Lancisi, *dissert. de Recla Med.* pag. 228.

royale des Sciences de Paris est sur le point de faire construire. Il seroit à propos que ces thermometres fussent tous montés d'une maniere uniforme sur une planche, dans une rainure évuidée entièrement, au moins autour de la fiole, afin qu'ils indiquassent la vraie temperature de l'air, & non pas celle de la planche qui leur sert de monture. L'un de ces thermometres sera placé à l'air libre, & au nord, s'il se peut. On ne l'appuiera point contre le mur, mais il sera isolé. On placera l'autre thermometre à côté du barometre, dans l'intérieur de l'appartement.

3° Lorsqu'on observera le thermometre, on aura soin de placer les yeux vis-à-vis l'extrémité de la colonne, parce que s'ils étoient plus haut, on jugeroit la liqueur moins élevée qu'elle ne l'est en effet; & s'ils étoient plus bas, cette même liqueur paroîtroit trop haute. Si on l'observe avec une lumiere, on l'éloignera le plus que l'on pourra, afin que sa chaleur n'agisse point sur la liqueur.

4° Le barometre simple est le seul qui soit en usage parmi les observateurs. On aura donc un barometre de cette espece, dont la cuvette sera d'un diametre fort grand, relativement à celui du tube. Le mercure dont on composera le barometre sera revivifié du cinabre, comme étant le plus pur, le plus homogene, & par conséquent le plus pesant. La division sera faite avec la plus grande exactitude; & il seroit fort utile d'y ajouter une division de *nonnins*, pour tenir compte des dixiemes ou des douziemes de ligne. On ne peut guere se dispenser de tirer les barometres de Paris, non-seulement parce qu'ils sont construits avec plus de soin, mais encore parce qu'il est nécessaire qu'ils soient comparés avec d'autres barometres, dont la perfection est constatée par l'observation journaliere que l'on en fait. M. Messier, astronome de la Marine, de l'Académie royale des Sciences, se chargera volontiers de faire cette comparaison. Il suffira que M. Vicq

d'Azyr en soit prévenu , pour en conférer avec cet académicien, & pour lui faire part des demandes faites par les Médecins des provinces.

5° Nous ne répéterons point ici la précaution que nous avons recommandée en parlant du thermometre, sçavoir, de se placer toujours vis-à-vis l'extrémité de la colonne. On aura soin, avant d'observer le barometre, de donner un petit coup sur la planche, pour détacher l'extrémité de la colonne de mercure des parois du verre, auxquelles il adhère toujours un peu: par ce moyen, il prendra son niveau. Il seroit à souhaiter que l'on déterminât, par des expériences ou par des observations bien faites, la différence de niveau entre le lieu où l'on observe & le niveau de la mer, ou au moins celui de la riviere la plus voisine.

6° On pourroit joindre à ces instrumens la machine appelée *Udometre*, qui sert à mesurer la quantité de pluie. Tout consiste à placer sur un toit ou sur un mur de jardin isolé, une cuvette de fer-blanc peint, d'un pied au moins de surface, avec des rebords de quatre pouces, percée ou dans son centre ou à l'un de ses angles. Une douille, soudée à cette ouverture, s'adapttera à un tuyau qui conduira l'eau dans une autre cuvette plus petite, & dont on connoitra le rapport avec la grande. Lorsque l'on mesurera la quantité de pluie, on se servira d'un pied-de-roi que l'on plongera dans la petite cuvette; & l'on réduira ces quantités selon les rapports connus entre la petite & la grande.

7° On a imaginé des machines pour connoître la direction du vent; mais on peut s'en passer. Les girouettes, les nuages ou la fumée des cheminées, en tiendront lieu. On peut se contenter de diviser les vents en huit: Nord, N-E. & N-O.; Sud, S-E. & S-O.; Est & Ouest.

8° Les observateurs, qui pourront se procurer une bonne

aiguille aimantée de déclinaison, rendront un grand service à la marine, s'ils veulent se donner en même temps la peine de suivre les phénomènes intéressants qu'elle présente, sur-tout par rapport à sa variation diurne & périodique, dont on s'est apperçu depuis plusieurs années, tant en Angleterre qu'en France. Ces observations doivent être faites avec une loupe d'un pouce au moins de foyer.

9° De toutes les observations que l'on vient de détailler, les plus importantes, & celles que l'on demande principalement, sont celles du thermometre & du barometre, du vent & de l'état du ciel. On tâchera, s'il est possible, de les faire trois fois par jour, sçavoir, au lever du soleil, vers deux ou trois heures, & vers neuf ou dix heures du soir. On observera chaque fois la direction du vent, le degré du thermometre extérieur & celui du thermometre intérieur, l'élévation du mercure dans le barometre, & l'état du ciel.

10° On aura un registre dont le *recto* de chaque page contiendra sept colonnes. 1^{re} col. *jours du mois*; 2^e col. *heures du jour* où l'on observe; 3^e col. *vent*; 4^e col. *thermometre extérieur*; 5^e col. *thermometre intérieur*; 6^e col. *barometre*; 7^e col. *état du ciel*, sçavoir, s'il est couvert ou serein, s'il y a du brouillard, de la pluie, de la neige, &c. Le *verso* de chaque page fera consacré aux observations relatives aux maladies, à l'agriculture, & aux météores singuliers, tels que l'aurore boréale, les lumières zodiacales, les globes de feu, & le tonnerre.

11° Les observations ci-dessus décrites étant faites avec tout le soin possible, on voudra bien en dresser une copie exacte, que l'on enverra tous les trois mois, ou plus souvent si l'on veut, au premier Médecin correspondant. Il seroit à souhaiter que chaque observateur voulût bien les rédiger lui-même, suivant la méthode que le P. Cotte, prêtre de l'Oratoire, curé

de Montmorency , correspondant de l'Académie royale des Sciences, & un des plus habiles observateurs dans ce genre (1), vient de publier dans le septieme volume des *Sçavants Etrangers*, page 427. Mais si ce surcroît de travail paroît gênant, il suffira de les envoyer telles qu'on les aura faites : la société prendra soin de les rédiger. Le P. Cotte, avec qui la présente Instruction a été concertée, a généreusement offert de l'aider dans son travail.

III°. Les eaux de différente espece sont un des objets les plus utiles dont la Médecine puisse s'occuper. On doit sur-tout donner la plus grande attention à celles du pays que l'on habite. On les divise ordinairement en eaux simples, & qui servent de boisson au peuple, & en eaux médicamenteuses, minérales ou composées, que les Médecins emploient comme un moyen de guérison. C'est ici le lieu d'observer que l'on a eu tort de se livrer uniquement à l'analyse de ces dernières, comme si celle des eaux simples ne pouvoit rien offrir qui soit digne de l'attention des physiciens. Chaque pays est organisé d'une façon qui lui est propre ; & les eaux qui en parcourent les différentes couches, & qui peuvent se charger d'une très-grande quantité de substances, participent tellement à leur nature, que leur influence doit varier en même proportion : c'est pour ces raisons que l'analyse de ces eaux devient intéressante ; & nous ne craignons pas d'avancer que le vœu des chymistes de l'Académie royale des Sciences est que l'on s'en occupe sérieusement.

La meilleure eau & la plus saine à boire, est celle qui se chauffe & qui se refroidit promptement, qui dissout bien le fa-

[1] Ceux qui désireront de plus grands détails sur cette matière, pourront consulter le *Traité de Météorologie* du P. Cotte, in-4°, chez Pan-kouke, à Paris.

von, qui cuit les viandes & les légumes en peu de temps, qui est très-limpide, & qui n'a aucune odeur. Les eaux qui contiennent de la terre calcaire verdissent le sirop de violette. Si on verse une certaine quantité de mercure dissous par l'acide nitreux sur celles qui contiennent de la sélénite, elles forment du turbith minéral, & se précipitent en jaune. Le précipité au contraire est blanc, si on y verse une liqueur alcaline. Une recherche qu'il est encore très à propos de faire, est de sçavoir si les puits sont profonds; quelle est, en général, la situation des fontaines & la nature du terrain qui les environne; si le pays est montueux & inégal; quelles sont les influences des rivieres qui le parcourent, & si elles sont sujettes aux inondations.

L'analyse des eaux minérales & médicamenteuses offre beaucoup plus de difficultés: il y a même des chymistes de la premiere classe, qui prétendent qu'il est presque impossible de la faire d'une maniere bien exacte. Nous nous contenterons d'en rapporter ici les éléments.

On doit commencer par plonger un pese-liqueur & un thermometre dans l'eau minérale que l'on veut analyser. Si elle est spiritueuse, il suffira, pour s'en assurer, de l'agiter après avoir lié une vessie mouillée & flasque au cou du matras qui la contient.

En faisant évaporer & cristalliser ensuite, on vient souvent à bout de connoître quelques-uns des sels que l'eau a dissous. Les chymistes conseillent alors d'interrompre de temps en temps l'opération, pour observer les cristallisations qui se font à différents degrés de chaleur. C'est ainsi que l'on reconnoît quelquefois les cristaux du sel de Glauber. Il se forme d'ailleurs un turbith minéral, lorsque l'on verse une dissolution de mercure par l'acide nitreux dans les eaux qui contiennent des sels vitrioliques. On connoît la présence du sel marin par le moyen de la

même dissolution; il se forme alors un magma qui n'est autre chose que la lune cornée. Si c'est un sel marin à base terreuse, en y mêlant un alcali fixe, on obtiendra un sel âcre, amer & déliquescant. Le mélange du sirop de violette & son altération, indiquent la présence d'un acide, d'un alcali ou d'une substance terreuse. Une lessive chargée de la matière colorante du bleu de Prusse, fournit un moyen aussi simple que facile pour connoître si la base d'un sel étendu dans une certaine quantité d'eau, est terreuse ou métallique. Cette dernière est la seule sur laquelle la lessive susdite ait une action marquée. L'eau se trouble alors; ce qui n'arrive point lorsque la base est terreuse ou alcaline. La dissolution d'argent dans l'acide nitreux fait un précipité noir, lorsque l'eau contient de l'acide sulfureux volatil, ou quelque hépar. En poussant au feu le résidu obtenu par l'évaporation avec une substance inflammable, une odeur très-marquée d'acide sulfureux volatil, indique la présence de l'acide vitriolique. Si le cuivre y est joint avec ce dernier, alors un morceau de fer, plongé dans l'eau, le précipite avec son brillant ordinaire: on s'en aperçoit encore, parce que l'alcali volatil du sel ammoniac donne une teinte bleuâtre à cette eau cuivreuse. Enfin l'expérience ordinaire, que l'on fait avec la noix de galle, manifeste la présence du vitriol martial, en donnant à l'eau une couleur noire; ou bien il se forme du bleu de Prusse, en y mêlant une certaine quantité de lessive chargée de principe inflammable. M. Maquer, auquel ces préceptes appartiennent, observe qu'il faut attendre quelquefois plus de deux jours, pour que les substances, contenues dans les eaux, aient le temps de se précipiter.

Il convient cependant d'observer ici que les moyens réactifs que l'on emploie pour l'analyse des eaux minérales, tels que le sirop violat, l'huile de tartre par défaillance, l'alcali volatil du sel ammoniac, la dissolution d'argent ou de mercure par l'acide
nitreux,

nitreux, la dissolution du mercure sublimé-corrosif, celle du sel de Saturne, celle de l'alun, celle du savon, & la décoction de noix de galle, sont très-souvent insuffisantes pour en déterminer la nature. Il suffit, pour s'en convaincre, de sçavoir, 1^o que les fels déliquesçents contenus dans l'eau, verdissent le sirop de violette, ainsi que les alcalis; 2^o que l'eau de chaux forme, aussi-bien que la selenite, un précipité jaunâtre avec le mercure dissous par l'acide nitreux; 3^o que l'on obtient un précipité blanc, même avec l'eau distillée, lorsqu'on a saturé l'acide nitreux de mercure, & lorsque la dissolution très-rapprochée rend possible la formation de quelques crystaux; ce qui pourroit en imposer alors, & faire admettre mal-à-propos l'existence du sel marin; 4^o que l'expérience, faite avec l'alcali fixe, ne peut annoncer qu'un précipité en général, sans indiquer précisément sa nature; 5^o que la dissolution d'argent par l'acide nitreux ne fait pas toujours connoître la présence ni même l'espece du sel marin que l'eau peut contenir, puisque les fels vitrioliques produisent également des précipités avec cette dissolution.

Ces considérations font assez pressentir que l'analyse par évaporation, est celle qui mérite le plus de confiance. L'on doit être prévenu que l'eau qui est la plus légère à l'aréometre, n'est pas toujours celle qui fournit le moins de résidu. La quantité d'air que l'eau contient, & qui ajoute à son poids (1), les différens fels qui s'y trouvent en dissolution, la combinaison de ces mêmes fels, & peut-être la présence de quelques molécules terreuses; tout concourt à augmenter ou à diminuer la gra-

[1] L'eau de Buffan, privée d'air, & comparée avec celle qui n'en a point perdu, est sensiblement plus légère; & l'eau de Sainte-Reine est plus légère que celle de Villedavrai, quoique la masse de son résidu soit plus considérable.

vité, d'une maniere qui ne s'accorde pas toujours avec les phénomènes de l'évaporation.

C'est cette dernière qui fournit les moyens les plus sûrs pour faire l'analyse exacte des eaux minérales. Il faut avoir la précaution d'opérer sur un grand volume d'eau, & de la filtrer avec plusieurs papiers; on recommande de l'évaporer ensuite avec l'alambic de verre, couvert de son chapiteau, au bain-marie. Le résidu séché doit être pesé avec soin, & lavé avec de l'eau chaude distillée, sur un filtre; on voit alors s'il y a une partie soluble, & une qui ne soit pas susceptible de dissolution. Pour examiner la nature de la partie que l'eau ne peut dissoudre, on conseille de verser dessus une certaine quantité de vinaigre distillé; après avoir étendu cette dissolution avec de l'eau également distillée, on obtient, par le moyen de l'alcali, un précipité dont on peut ensuite connoître la nature. On peut aussi dessécher le magma qui résulte de l'évaporation; & en y versant ensuite quelques gouttes d'acide vitriolique, on reconnoît, par la couleur & par l'odeur des vapeurs qui s'échappent, si c'est du sel marin ou nitreux que l'eau contient. La Faculté de Médecine de Paris, tant de fois consultée avec succès par le Gouvernement, & toujours occupée du bien public (1), dont les Médecins de la nouvelle Société ont l'honneur d'être membres, & aux avis de laquelle ils se feront toujours un devoir de recourir & de déférer toutes les fois que les besoins publics le requerront, a publié, en 1766, un Mémoire sur

[1] Tout le monde sçait avec quel zele la Faculté de Médecine de Paris a toujours les yeux ouverts sur tout ce qui peut être utile; avec quelle exactitude tous ses membres se rassemblent, le premier jour du mois, pour conférer sur les maladies régnantes; & avec quelle générosité ses consultations sont offertes, une fois la semaine, aux malades de toute espece, qui ont recours à ses avis.

l'analyse de l'eau de la rivière d'Yvette, que l'on peut regarder comme un modèle dans ce genre, & dans lequel on a rassemblé tous les moyens que la chimie la plus ingénieuse & la plus simple peut mettre en usage pour analyser non-seulement les eaux médicamenteuses, mais encore les eaux les plus simples, d'un usage journalier, & qui servent de boisson au peuple (1).

IV°. Nous avons déjà dit que le Médecin doit faire l'attention la plus exacte à la nature & aux influences du terrain (2) qu'il habite. Le voisinage des mines, soit de charbon de terre, soit de différentes substances métalliques, doit tenir sa place dans l'observation. Nous ajouterons que ce qui peut contribuer le plus à l'exactitude des cartes minéralogiques, si heureusement entreprises par les sçavants modernes, seroit un exposé simple & précis de la nature & de l'épaisseur des différentes couches ou lits que l'on trouve en fouillant la terre, en creusant des puits profondément, ou en ouvrant des mines. Il est bien à souhaiter que l'on ne néglige aucune des occasions qui se présentent de faire ces recherches utiles.

(1) *Deuxieme Mémoire sur le Projet d'amener à Paris la rivière d'Yvette*, par M. de Parcieux, à la fin duquel se trouve le compte rendu à la Faculté de Médecine de Paris, par MM. Majault, Poissonnier, la Rivière le Jeune, Roux, d'Arcet.

(2) *Præcipua argumenta quibus hæc cujuslibet regionis historia comple-
tenda erit, esse debent de aëre, aquis & locis, id est de fluviis, lacubus ac
fontibus, collibus, planitie & montibus; ad orientem vel occidentem, aliasve
cæli plagas positu, de plantis & animalibus in patrio solo præcipuè prove-
nientibus, necnon de mineralibus aliisque telluris effectibus. Porro de mori-
bus & temperamentis incolarum, de morbis & iisdem familiaribus, medendi-
que methodo quæ eliminantur; de medicinâ indigenâ, sive de medicamentis in
patrio solo nascentibus, de variis & præcipuis tempestatum influentiis, aliis-
que sex centis per quæ morborum origines tum foventur, tum curantur.* BA-
GLIVI, pag. 160.

Les productions végétales ne doivent point être oubliées : le nombre & l'état des plantes qui croissent dans un pays, peuvent avoir des influences marquées sur la santé des hommes, & sur-tout sur celle des bestiaux. Il seroit, par exemple, très-utile de sçavoir quelles sont les plantes qui composent le fourrage ordinaire de chaque canton, si elles se rouillent, si elles se dénaturent souvent, & si les maladies du bétail ont quelque rapport avec ces altérations.

V°. Les abus qui se glissent dans la société, & qui peuvent influer sur la santé des hommes, les fautes qu'une vicieuse habitude fait quelquefois commettre à tous les habitants d'un pays dans leur régime; en un mot, la classe nombreuse des erreurs populaires, sur-tout de celles auxquelles le Gouvernement peut apporter quelque remède, sont un des objets les plus importants sur lesquels un Médecin éclairé doit fixer son attention.

Aux considérations dont nous venons d'offrir le tableau, un observateur exact en joindra sans doute un grand nombre d'autre, que la circonstance fournit, & que nous n'avons pu prévoir. Quel autre moyen un Roi qui s'occupe sans cesse du bonheur de ses peuples, pouvoit-il employer pour leur donner des preuves continuelles & les plus étendues de sa bienfaisance, qu'en invitant une des classes les plus éclairées de ses sujets à veiller sur les autres, à entrer dans tous les détails de leur vie domestique, & à donner connoissance à ses Ministres des abus qui se commettent ?

La collection & la rédaction des Mémoires envoyés, & dont on vient de déterminer les objets, fera sans doute une tâche aussi difficile qu'honorable pour le Médecin que Sa Majesté a bien voulu en charger. Son attention, ainsi que celle des Médecins ses confreres, qui le seconderont dans cette utile entreprise par

leurs lumières & par leurs travaux, fera principalement de ne point altérer la vérité du récit, & de n'oublier aucunes circonstances essentielles. Ils auront toujours devant les yeux le précepte de Baglivi, qui recommande à l'observateur de ne point chercher à embellir la Nature dont il ne doit être que l'interprète (1). Pour faire avec fruit l'histoire des maladies, il faut, dit ce Médecin célèbre, rassembler beaucoup d'observations, les ranger par ordre, les digérer en quelque sorte & les mûrir, les considérer sous toutes les faces possibles, & finir par en tirer des conséquences. Ces faits sont, ajoute-t-il, comme autant de lettres qui composent l'alphabet de la Nature (2), dont celui qui l'étudie & qui l'observe, suivant l'expression d'un célèbre moderne, ne doit jamais être le peintre, mais seulement le dessinateur (3) : sur-tout le rédacteur ne doit point se tromper, en prenant quelque circonstance frappante, mais isolée, pour une expérience certaine, & capable de conduire une loi constante & générale. Enfin le même auteur que nous avons déjà cité plus haut, & dont nous nous plaifons à répéter les préceptes, parce que le plan qu'il développe est à peu près le même que celui dont il est question dans ce Mémoire, recommande de donner à ce travail tout le temps nécessaire, & de ne point chercher à parcourir, d'une marche trop rapide & précipitée,

(1) *Ut peritissimi quique distinguere vix possint natura nò loquatur, an homo.* BAGLIVI, pag. 170.

Morborum descriptiones magna ex parte è cerebro autoris non ab observatione & factò rei prodierunt. Idem, pag. 171.

(2) *Tales verò observationes veluti littera alphabeti, licèt per se inutiles sint, varid tamen collecta, & inter se collata ac disposita, verum naturæ idioma constituunt.* Idem, pag. 177.

(3) M. Bonet, *Contempl. de la Nat.*

une carrière dans laquelle on ne doit faire aucun pas qui ne soit réfléchi, & autant assuré qu'il est possible.

Mais les avantages qui résulteront de l'histoire médicale de chaque province, & de la collection des Mémoires qui seront envoyés, ne sont pas les seuls que le nouvel établissement offre au public. Lorsqu'il régnera quelque maladie dans une province, il suffira d'en envoyer un état à la Société, dressé par un ou plusieurs des Médecins qui habitent sur les lieux; alors les membres de la nouvelle Correspondance se rassembleront, & le résultat de la consultation sera envoyé au plutôt dans la province où régnera la maladie sur laquelle on aura demandé des éclaircissements. Afin de rendre plus efficaces & plus certains les secours que fournira la Société, & pour assurer davantage le succès de ses opérations, Sa Majesté a ordonné qu'il seroit choisi plusieurs Médecins praticiens dans la classe des plus célèbres de la Capitale, qui, avec le titre de Médecins consultants pour les Epidémies, seroient membres de la nouvelle Société & Correspondance, & donneroient leur avis pour le soulagement de ses peuples, toutes les fois qu'ils en seroient requis. Si la circonstance paroît l'exiger, un ou plusieurs des six Médecins ordinaires pour les Epidémies, se transporteront dans la province où leur présence sera jugée nécessaire par le Ministre. L'objet de leur mission sera de se joindre à leurs confrères déjà employés, d'agir de concert avec eux pour la guérison des malades & pour empêcher les progrès de l'Epidémie, & de correspondre avec la Société, dont les avis, rédigés d'après ses assemblées, leur seront transmis avec exactitude. Ils se conformeront en tout aux ordres de la Cour; c'est dans ce sens que doit être entendu l'art. VI de l'Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, sans qu'il puisse être appliqué aux secours médicaux, dont l'emploi doit être libre, & dépendre absolument du génie

& des connoissances de celui qui les met en usage. Les Médecins qui composent la nouvelle Commission, sont bien éloignés de croire avoir au dessus des Médecins des provinces aucune espece d'ascendant ou d'inspection : ils ont, au contraire, la douce espérance qu'ils profiteront beaucoup en pratiquant avec eux ; & ils les prient d'être persuadés qu'ils seroient au désespoir que l'on portât la moindre atteinte à cette égalité parfaite, qui, dans un état aussi libre, aussi noble & aussi désintéressé que celui de la Médecine, est plus que par-tout ailleurs nécessaire au succès, & qui ne reconnoît d'autre supériorité que celle du mérite & de l'âge, parce que tous les deux supposent plus d'expériences bien faites, & plus de services rendus à la patrie. C'est cette même égalité qui est l'ame de la Société nouvelle, & qui, en rendant tous les membres qui la composent absolument libres & indépendants les uns des autres, quant à l'exercice de leur état, y permet seulement les relations qu'exige le bon ordre.

L'utilité d'une association pareille ne doit point être concentrée dans un seul pays ; aussi l'intention de Sa Majesté est-elle que la Correspondance s'étende jusqu'aux Médecins des cours, des universités & des villes étrangères, qui sont invités à vouloir bien nous faire parvenir des observations sur la température de leurs climats, sur les maladies épidémiques qui pourront s'y manifester, sur les effets des eaux minérales qui leur sont particulières, sur ce que leur pratique journalière leur offre de plus frappant, sur les différents objets que renferme ce Mémoire, enfin sur tout ce qui peut intéresser les progrès de la Médecine, dans laquelle rien n'est indifférent. On se fera également un devoir de leur communiquer les connoissances importantes que l'on pourra acquérir. C'est un beau projet que celui de réunir dans un seul corps tous les Médecins épars dans l'Europe ; & s'il est

msbnoq

trop étendu pour être possible, au moins celui qui s'en rapproche le plus est encore très-recommandable par son utilité.

Après avoir déterminé ce qui concerne la Correspondance avec les Médecins, il est à propos d'exposer, en général, cette partie du travail de la Société qui peut intéresser les Médecins regnicoles & étrangers.

La Société & Correspondance royale, dans ses séances, s'occupera de quatre objets principaux. 1° Il sera dressé un état chronologique des auteurs qui ont traité de la Médecine pratique; on en fera un extrait raisonné, qui restera dans le bureau de la Correspondance, & on commencera par la partie qui traite des maladies épidémiques. 2° Les ouvrages envoyés à la Société sur les Epidémies, feront un des principaux objets de son travail. On en fera l'extrait, afin que les observations utiles puissent être rangées en un corps d'ouvrage, ayant toujours soin de nommer l'auteur, & de lui rendre à cet égard tout ce qui lui est dû. 3° Les Mémoires qui seront envoyés sur des objets de Médecine pratique, autres que les Epidémies, fixeront également son attention; & ils seront publiés dans ses volumes, soit en extrait, soit en entier, suivant le jugement qui en sera porté. 4° Les jeunes Médecins qui seront choisis pour participer aux instructions de la Société, feront une partie importante de ses exercices. Il y aura, chaque semaine, une assemblée d'émulation en leur faveur, dans laquelle il leur sera lu un ou plusieurs des Mémoires les plus instructifs qui auront été présentés dans les séances précédentes; on leur distribuera de plus un travail quelconque, dont ils feront la lecture dans un temps donné, & qui restera au bureau de la Société. Enfin il sera fait un cours d'anatomie humaine & comparée, dont les leçons seront sur-tout dirigées vers la pratique de la Médecine humaine & vétérinaire. Le premier Médecin correspondant

pendant sera chargé de ce soin, dans lequel il pourra être suppléé par un des six Médecins ordinaires. C'est dans ce seul sens & pour cette seule raison, que leur présence y est jugée nécessaire par l'art. IV de l'Arrêt du Conseil d'Etat du Roi.

En suivant les dispositions tracées par ce Mémoire, les jeunes Médecins seront instruits en même temps des secours que l'art peut fournir non-seulement à l'homme, mais encore aux animaux qui sont le plus nécessaires à ses besoins; ils sçauront quelles exceptions il faut faire aux loix générales dans la province qu'ils doivent habiter, quels sont les abus qu'ils y trouveront établis, & quelles sont les maladies principales qu'ils y auront à combattre; des secours prompts & dirigés avec tout le soin possible seront portés, par les Médecins ordinaires de la Société, dans toutes les parties du royaume; le Gouvernement sera éclairé sur tout ce qui se passe dans ces moments de désolation, où il ne se commet aucune faute qui ne soit de la plus grande conséquence; les nouvelles méthodes de traitement & les découvertes utiles, parviendront d'une manière sûre aux Médecins qui habitent les provinces, & avec lesquels on correspondra; tous les observateurs enrichiront la collection que l'on se propose de faire, les uns par des Mémoires longs & détaillés, les autres par des observations courtes & utiles: chacun paiera son tribut au bien public, & le public y répondra par celui de sa reconnoissance; tribut que tout bon citoyen doit s'efforcer de mériter, & que l'on doit regarder, lorsque l'on est assez heureux pour l'obtenir, comme la récompense la plus flatteuse & la plus honorable.

La Commission de Médecine, établie par Arrêt du Conseil d'Etat Roi, du 29 Avril 1776, & qui, pour être distinguée de

G

celle qui est établie au Louvre, & qui s'occupe d'objets différens, portera dorénavant le nom de Société & Correspondance royale de Médecine, tiendra ses assemblées tous les Mardis de chaque semaine; celles d'émulation se tiendront tous les Jeudis, & le cours d'anatomie humaine & comparée, commencera tous les ans le 1^{er} Février, & sera annoncé par des Affiches.

Les Lettres & les Mémoires que l'on voudra faire parvenir à la Société seront envoyés à M. Vicq d'Azyr, premier Correspondant, demeurant rue du Sépulcre, avec une double enveloppe à l'adresse de M. le Contrôleur général, auquel cet établissement doit son existence, & qui en est le protecteur.

Les Médecins, nommés par MM. les Intendants (1) pour les besoins de leur généralité, sont sur-tout invités à entretenir la correspondance la plus exacte & la plus suivie avec la Société. Au reste, elle ne publie point encore le nom de ses Adjoints ni celui de ses Correspondants; elle attend pour cela, qu'elle ait eu le temps de faire un choix éclairé dans les différentes villes du royaume. Quelque parti qu'elle prenne à cet égard, les Médecins qui la composent recevront toujours avec le même plaisir & avec la même reconnoissance les Lettres & les Mémoires de tous leurs confreres, qui sont tous également invités à répondre aux vues bienfaisantes du Gouvernement par leur correspondance.

Ce n'est pas, au reste, la première fois que l'on a senti en France combien il est avantageux que les Médecins se réunissent souvent pour se communiquer leurs observations. Un Arrêt du Conseil, anciennement émané (2), & rédigé d'après

(1) Il seroit à souhaiter que MM. les Intendants nous fissent parvenir les noms des Médecins qu'ils emploient dans les Epidémies.

(2) Voyez l'Arrêt du Conseil, rendu le 2 Septembre 1692, en faveur des

ces vues, ordonne aux Médecins des provinces de se rassembler quelquefois chez ceux qui ont le titre de Médecins-conseillers du Roi, pour y conférer sur les objets qui concernent la santé publique, & de tenir note de leurs délibérations dans leurs registres. Nous rapportons d'autant plus volontiers cette anecdote, qu'elle engagera sans doute nos confreres à employer, dans les différentes villes qu'ils habitent, tous les moyens que leur zele pourra leur suggérer pour seconder nos travaux.

Conseillers-Médecins ordinaires du Roi pour les provinces, qui porte que les Médecins des villes principales du royaume, où sont établis les premiers, seront tenus de s'assembler chez eux, toutes les fois qu'il sera nécessaire, pour consulter sur les cas ou maladies concernant le public, lesquels consultations & autres actes, lesdits Médecins de Sa Majesté feront transcrire sur le registre qu'ils tiendront, & garderont en leur possession, &c. *Ce sont les termes de l'Arrêt.*

Fin du Mémoire instructif.





R É G L E M E N T ⁽¹⁾

CONCERNANT les Assemblées & les Travaux de la Société & Correspondance royale de Médecine.

Assemblées. 1^o. **L**es membres de la Société & Correspondance royale de Médecine s'assembleront tous les Mardis de chaque semaine, sans aucune exception ni vacances, depuis quatre heures après midi, jusqu'à six & demie.

Chacun des membres signera son nom, en arrivant, sur une feuille à trois colonnes, dressée suivant le plan de celle qui est jointe au Mémoire instructif, laquelle sera remise à M. le Directeur, afin qu'en réunissant ces différentes feuilles, il puisse les présenter au Ministre, comme une preuve d'affiduité.

Le premier Correspondant ouvrira la séance, en rendant compte des nouvelles & des ouvrages qui lui auront été adressés, des demandes qui lui auront été faites, & des travaux dont chacun des membres sera chargé.

La lecture des Extraits & Mémoires se fera, suivant l'ordre des matières les plus intéressantes, & suivant que chaque Médecin sera nommé & appelé à cet effet par M. le Directeur.

L'établissement étant principalement destiné à l'étude des Epidémies & Epizooties, & au traitement de ces maladies, tout ce qui y aura quelque rapport sera toujours ce dont on s'occupera par préférence.

(1) Ce projet de Règlement ayant été remis à M. le Contrôleur général, à l'autorité duquel l'Arrêt du Conseil soumet absolument tout ce qui concerne la nouvelle Société, ce Ministre en a approuvé les dispositions, & l'a renvoyé à M. de Laffone, signé de sa main.

Les Médecins adjoints assisteront de droit aux séances lorsqu'ils seront à Paris; l'entrée sera permise aux Médecins correspondants; aucun autre n'y entrera, sans l'agrément du Directeur, ou sans être présenté par quelqu'un des membres de la Société.

Lorsque l'on aura quelque question importante à agiter, les Médecins consultants seront prévenus par des Lettres circulaires, dans lesquelles on les priera de vouloir bien ne pas manquer de se trouver à l'assemblée.

Lorsque les travaux seront assez multipliés pour exiger deux assemblées par semaine, il en sera indiqué une seconde par M. le Directeur.

Si une circonstance très-pressée exige que l'on se rassemble sur le champ, alors on suivra la coutume adoptée dans les consultations ordinaires, & l'heure sera donnée par le plus ancien, suivant l'ordre du tableau.

II°. Les travaux de la Société & Correspondance de Médecine, consisteront à faire un Extrait raisonné de ce que les meilleurs auteurs ont écrit sur la Médecine pratique, & à extraire en même temps les Observations & Remarques intéressantes des Mémoires envoyés par les Médecins des provinces. Extraits.

Les auteurs qui ont écrit sur la Médecine pratique seront divisés en deux classes; la première s'étendant depuis Hippocrate jusqu'à Sydenham; & la seconde, depuis Sydenham jusqu'à nos jours. Cette division sera avantageuse, en ce que la comparaison de la Médecine ancienne avec la moderne deviendra beaucoup plus facile & plus instructive.

Le travail des Extraits sera distribué dans des séances à chaque Médecin ordinaire par M. le Directeur. Ils seront remis au premier Correspondant qui, après avoir pris note du jour &

du nom de l'auteur, les conservera soigneusement pour servir à la rédaction des Mémoires.

Mémoires présentés,

III°. Comme la Société recevra toutes les Observations & les Mémoires qui lui seront présentés sur les différents objets de Médecine pratique, après en avoir entendu la lecture, ou sur la simple présentation, le Directeur nommera deux commissaires qui en rendront compte à la Société. Ces Mémoires & le jugement qui en fera porté, seront remis au premier Correspondant, pour être par lui conservés comme les Extraits dont il est parlé ci-dessus.

Prix. IV°. Les Mémoires envoyés pour concourir aux prix proposés par la Société, seront lus dans ses assemblées. Le Directeur nommera trois commissaires pour ceux d'entre ces Mémoires que la Compagnie aura jugés, d'après la lecture, les mieux faits & les plus dignes de son attention. Ces Mémoires & les jugements portés par les commissaires seront remis à chacun des autres Médecins, qui feront, s'ils le jugent à propos, des Observations à leur sujet. Toutes ces pièces seront ensuite examinées par les officiers de la Société, & le prix ne sera adjugé que d'après leur rapport & celui des Médecins consultants qui y seront invités par des Lettres circulaires.

Le nom de celui qui aura remporté le prix sera publié dans la séance qui se tiendra le second Mardi du mois d'Août, jour anniversaire de la première assemblée tenue par la Société; & on proposera en même temps un nouveau programme.

Plumitif.

V°. Le Plumitif sera tenu de la manière la plus exacte par le premier Médecin correspondant, en qualité de Secrétaire perpétuel; il prendra note de tout ce qui se passera dans les

assemblées. L'original restera au Bureau de la Correspondance, & une copie sera remise au Directeur, pour être présentée au Ministre, comme preuve de travail.

Le premier Correspondant signera & paraphera tous les certificats, extraits, approbations & ouvrages qui émaneront de la Société, & qui sortiront du Bureau de la Correspondance.

VI°. L'intention de la Société est de correspondre avec tous les Médecins du royaume, & même avec ceux des pays étrangers, qui voudront bien seconder ses travaux. Dans ce nombre, elle en choisira quelques-uns auxquels, d'après le rapport de trois commissaires, le Directeur accordera le titre d'Adjoint dans telle ville ou dans tel pays; alors il leur fera envoyé des Lettres signées par le Directeur, & paraphées par le premier Correspondant avec le cachet de la Société. Mais les seuls Médecins qui pourront prétendre à cette adjonction, seront ceux qui auront fait un ouvrage de Médecine pratique jugé très-bon, & approuvé par la Société, ou qui auront rendu des services essentiels dans le traitement des Epidémies, ou ceux enfin qui jouiront, dans une ville ou dans une université de province, d'une réputation distinguée. Indépendamment de ces Adjoints, qui feront partie de la Société & dont le nombre sera fixé, il y aura des correspondants & des Médecins de généralité: ces derniers seront nommés par MM. les Intendants; la Société entretiendra avec eux un commerce particulier, & ils obtiendront le titre d'Adjoint, lorsqu'ils l'auront mérité par leurs travaux.

Adjoints en province, & Correspondants.

VII°. Les Mémoires de la Société seront imprimés *in-4°*; Rédaction, ils contiendront trois parties très-distinctes. La première renfermera l'extrait raisonné de plusieurs ouvrages de Médecine

pris dans la classe des anciens & dans celle des modernes. La deuxième offrira l'histoire des Epidémies & Epizooties qui auront régné pendant les années précédentes. La troisième sera destinée aux Mémoires de Médecine pratique, qui traiteront d'autres objets que des Epidémies, & à ceux qui auront remporté le prix ou les *accessit*. Les deux premières parties seront donc historiques; elles seront le résultat des extraits lus dans les séances précédentes par les Médecins ordinaires de la Société. Le premier Médecin correspondant, aidé par les travaux de ses confrères, membres de la même Compagnie, en fera le principal Rédacteur.

Chaque volume portera en tête les noms & la demeure de tous les Médecins dont les Mémoires, les Observations ou les Lettres auront contribué à sa confection.

Comme chacun de ces volumes demandera beaucoup de temps pour être travaillé convenablement, la Société prendra des arrangements pour donner, le plus souvent qu'il lui sera possible, connoissance au public de ses travaux, en publiant d'une manière moins étendue, plus souvent répétée & plus à portée de tout le monde, le résultat de ses assemblées, c'est-à-dire un abrégé des extraits qu'elle fera des anciens auteurs, de son jugement sur les ouvrages modernes, des Mémoires qui lui seront présentés, & de ceux qui lui seront envoyés par les Médecins des provinces ou par les Médecins étrangers.

Abus à réformer.

VIII°. La Société donnera la plus grande attention à la réforme des abus qui peuvent intéresser la santé des hommes, & même celle des bestiaux. Lorsqu'elle en aura connoissance, il sera nommé par le Directeur deux commissaires pour s'en occuper spécialement: ils en rendront compte dans les assemblées; mais les différentes démarches qui seront faites, & les représentations

tations qui seront adressées au Ministre, seront toujours au nom de la Société, en général. Toute autre disposition auroit peut-être l'inconvénient de donner naissance à quelque contestation qui ne manqueroit pas de détruire la paix & l'égalité, sans lesquelles la nouvelle Société ne viendrait jamais à bout d'aucune entreprise utile.

IX°. Les assemblées d'émulation se tiendront le Jeudi, depuis quatre heures après midi jusqu'à six. Tous les Médecins seront invités à s'y trouver. Deux d'entr'eux seront principalement obligés d'y être présents, & d'en diriger les travaux. Assemblées
d'émulation.

Le nombre de jeunes Docteurs & Etudiants qui y seront admis sera fixé par le Directeur; & ils seront obligés de s'y trouver assidument. Pour cet effet, les deux Médecins ordinaires écriront les noms de ceux qui seront présents, sur une feuille qui sera remise au premier Correspondant, pour être examinée par le Directeur. Il leur sera distribué différents travaux relatifs à la Médecine pratique, qu'ils seront tenus de faire avec la plus grande exactitude. Leurs ouvrages seront écrits lisiblement, & remis au premier Médecin correspondant, qui aura soin de les conserver, & de prendre note du jour & du nom de l'auteur.

Les deux Médecins ordinaires qui seront présents à l'assemblée d'émulation liront de plus, pour l'instruction des jeunes Docteurs ou Etudiants, un ou plusieurs des Mémoires qui auront été lus précédemment dans les assemblées de la Société, & auxquels il est bien à souhaiter qu'ils ajoutent des réflexions & des explications relatives au sujet.

Lorsque les jeunes Docteurs ou Etudiants admis aux assemblées d'émulation partiront pour la province, il leur sera délivré un certificat d'exactitude par le Directeur de la Société,

H

Sa Majesté promettant en outre des encouragements à ceux qui se seront distingués par leur zele & par leurs services.

Médecins envoyés dans les provinces.

X^o. Lorsque les besoins publics requerront la présence d'un ou de plusieurs des Médecins ordinaires de la Société, dans les provinces, le Directeur nommera ceux qui devront partir.

Ceux des Médecins ordinaires qui seront envoyés par le Roi pour quelqu'Epidémie ou Epizootie, donneront, au moins deux fois par semaine, les détails de leurs opérations à la Compagnie qui leur fera parvenir ses avis. Les deux Eleves professeurs, attachés à la Société, seront envoyés, lorsque besoin sera, pour seconder leurs opérations.

Places vacantes.

XI^o. Lorsque quelques-uns des Médecins ordinaires seront dans le cas de ne pouvoir plus se livrer aux travaux & aux voyages nécessaires pour remplir les devoirs de la nouvelle Société, ils voudront bien en prévenir quelque temps auparavant, afin que l'on puisse faire un choix plus réfléchi, & chercher avec plus de loisir une personne digne d'occuper leur place. Ils conserveront toujours le droit de présence; la Société les comptera toujours au nombre de ses membres, & ne cessera jamais d'avoir pour eux tous les égards dûs à leurs services.

Absence du Directeur.

XII^o. Lorsque le Directeur de la Société & Correspondance royale sera absent, il sera suppléé par le premier Médecin correspondant, conformément à l'article 3 de l'Arrêt du Conseil, du 29 Avril 1776, qui l'informera exactement de tout ce qui se sera passé dans les séances, & qui se conduira toujours d'après ses intentions; &, dans le cas d'ab-

ſeance du Directeur & du premier Corrépondant, chacun des Médecins ordinaires, ſuivant l'ordre du Tableau, en fera ſucceſſivement les fonctions.

Signé CLUGNY.

La Lettre de M. le Contrôleur général, qui accompagne cet Envoi, eſt datée du 29 Juillet 1776 ; & la première aſſemblée de la Société a été tenue le Mardi 13 Août même année.



MODELE DES TABLES MÉTÉOROLOGIQUES:

1776.	Heures du jour.	Barometre.	Therm. extér.	Therm. intér.	Vents.	ÉTAT du ciel.
Août 9	Mat. 7	28 $\frac{1}{4}$	13	15	S-O.	Ciel couvert, ciel ferein, en partie couvert. <i>NOTA.</i> Quand le thermometre marquera des degres de froid au dessous de zero, on l'indiquera ainsi par une ligne — 4.

MINISTRE DE PARIS